

L'ITINERAIRE DE FRERE GASPAR DE SAN BERNARDINO : UNE VISITE PORTUGAISE A LA COTE OUEST DE MADAGASCAR EN 1606

présenté, traduit et annoté par

Vincent BELROSE-HUYGHUES

L'histoire ancienne de Madagascar, pour les siècles antérieurs à 1800, demeure largement tributaire des sources européennes. Malheureusement les chercheurs malgaches ou étrangers continuent à utiliser comme seule base documentaire les traductions en langue française des textes que les Grandidier purent rassembler, au début de ce siècle, dans toutes les bibliothèques d'Europe et édités sous le titre désormais célèbre de *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* (1). Il est temps désormais de recourir aux textes dans leur langue originale pour pouvoir corriger les fautes de traduction, hélas trop fréquentes dans les *COACM*, et les erreurs d'interprétation qui en ont découlé.

C'est ainsi que les éditeurs de la *Collection*, trouvant une référence à Gaspar de San Bernardino dans un des textes qu'ils présentent, ne se sont pas souciés de retrouver l'ouvrage, ou n'ont pu le découvrir, et se sont contentés de rédiger la note suivante : «*Gaspar de San Bernardino, dans son Itinerario da India por terra, Ch. III, 1611, a passé en vue des îles Comaro (sic) mais sans s'y arrêter, les pilotes ayant pris ces îles pour la côte de Mozambique*» (2). La fausseté de cette note apparaîtra à la lecture du texte ci-après, elle donne à penser que les auteurs de la *Collection* se contentaient parfois d'informations de seconde main et ne manifestaient pas toujours le sérieux scientifique qu'on leur prête généralement.

(1) Grandidier Alfred et Guillaume, *COACM*, Paris, 1903 à 1920 (7 volumes)

(2) *COACM*, Tome II, p. 97, note 1.

Manifestau nomen

tuum hominibus



ITINERARIO DA INDIA POR TERRA
ATE ESTE REINO

De Portugal Com A Descripcam De Hierusalem
Dirigido A Raynha de Espanha Margarita
De Austria No.ssa Senhora.

a
I



e
P

COMPOSTO POR FREI GASPARE DE SAO BERNARDINO DA
Ordem do Seraphico Padre San Francisco da Provincia de Portugal
Com licenca da Sancta Inquisicom E ordinario
Em Lisboa Na Oficina de Vicente Aluarez Anno 1611

Fac-simile de la couverture de la 1ère Edition
(original 166 x 120 mm)

Ayant négligé de vérifier le contenu de l'ouvrage de Gaspar de San Bernardino, Guillaume Grandidier a jugé inutile de le signaler dans sa monumentale *Bibliographie de Madagascar* (1). Il faut donc aussi mettre en doute le caractère exhaustif de cette oeuvre, du moins pour tout ce qui aurait pu être édité avant le XIXe siècle et poursuivre les recherches bibliographiques dans les bibliothèques européennes. Les ouvrages signalés dans la *Bibliographie* de Grandidier semblent avoir été retenus au seul vu de leur titre, parfois trompeur ; de ce fait nombre de livres dont l'intitulé ne mentionnait pas Madagascar de façon explicite ont été délaissés.

Beaucoup plus sûre est la *Bibliotheca Missionum*, avec ses notices analysant le contenu de chaque ouvrage signalé; elle est parfois aussi plus complète (2). C'est en la dépouillant que j'ai fait la découverte de l'*Itinerario* de Gaspar de San Bernardino, ouvrage édité pour la première fois en 1611, réédité en 1842, 1854 et plus récemment en 1953 par Augusto Reis Machado (3). Il avait été signalé en 1948 par le Professeur Hernani Cidade (4) et, en 1962, le Professeur Freeman-Grenville en avait édité un large extrait (5); pourtant aucun historien ou bibliographe de Madagascar et des Comores ne s'était aperçu qu'un chapitre et demi était consacré à la Grande Ile.

En vérité à part l'étude du Professeur Cidade, on ne connaît aucun travail consacré à cet auteur. Avant 1953, il n'est cité dans aucune bibliographie relative à Madagascar ou à l'Océan Indien et n'a jamais été inclus dans les grandes compilations de récits de voyages des XVIIe et XVIIIe siècles en France ou en Grande Bretagne. Au Portugal même, malgré les rééditions très limitées de 1842 et de 1854, il semble n'avoir intéressé qu'un groupe restreint d'érudits passionnés par le Proche Orient. Ce n'est qu'au milieu du

-
- (1) Grandidier Guillaume, *Bibliographie de Madagascar*, Paris, 1905-1906, 1937, 1957, (4 volumes).
 - (2) Streit, *Bibliotheca Missionum*, Freiburg, 1951, 1952, Volumes XV et XVI.
 - (3) Gaspar de S. Bernardino, *Itinerario da India por terra ate a Ilha de Chipre Introdução e notas por Augusto Reis Machado*, Lisboa, Agencia Geral do Ultramar, 1953, 270 p.
 - (4) O « Itinerario » de Fr. Gaspar de S. Bernardino pelo Prof. Hernani Cidade do Faculdade de Letres de Lisboa, dans *Portugal em Africa*; sda serie, Ano V, n° 27, Maio-junho 1948, pp. 129-139.
 - (5) Freeman - Grenville, *The East African Coast - Selected Documents from the first to the nineteenth century*, Oxford, Clarendon Press, 1962, 314 p. Le texte de S. Bernardino se trouve pp. 155-164.

XXe siècle, à un moment où le Portugal redécouvre un empire qu'il va bientôt perdre dans la foulée des grandes éditions de textes anciens financées par l'Agence Ultramarine de Lisbonne et le Ministère portugais des colonies, que le frère Gaspar et son *Itinerario* sont l'objet d'une véritable résurrection.

L'étude du Professeur Cidade et l'édition critique d'A. Machado s'inscrivent dans ce mouvement de redécouverte des richesses coloniales du Portugal. Elles cherchent à montrer que le Portugal, pionnier de la découverte maritime européenne, sut aussi apporter sa contribution à la littérature de voyage qui fleurit en Europe au XVIe et au XVIIe siècle. Il n'y a pas de doute que les récits imprimés au Portugal au cours de ces deux siècles furent beaucoup plus nombreux qu'on ne le dit généralement et qu'il reste énormément à glaner dans les bibliothèques portugaises, sans parler bien entendu des archives.

Parti de Goa en décembre 1605, le navire qui transportait frère Gaspar de San Bernardino vint s'échouer à l'île de Saint-Laurent (Madagascar). Notre auteur s'attarde à décrire les heures d'affliction avec un art dans lequel A. Reis Machado croit reconnaître des réminiscences de culture gongorique, mais surtout une justesse et une précision dans les notations qui donnent toute sa valeur à sa narration (1). Ayant réussi à se dégager, le navire passe à Mozambique, puis, de là, à l'île de Paté où avec d'autres religieux, ses compagnons de voyage, le franciscain fut reçu par les Portugais qui y résidaient. De cette île le navire doubla le cap Gardafui et mit l'ancre à Socotora (que l'auteur écrit « Sacatoa ») et de là à Ormuz. D'Ormuz frère Gaspar partit avec ses compagnons et une caravane de cent-trente personnes en direction de la ville de Lars (2). Il marcha ensuite vers Xira (3), toujours en suivant une caravane. De Xira il se dirigea vers la cité de Romus (4) jusqu'à Lassa (5), d'où à travers le désert il gagna Ninive (Mossoul) et Babylone (Hillah). De Babylone, et en compagnie d'une caravane de deux mille âmes, il se dirigea vers Alep. Arrivé aux portes d'Alep, il s'embarqua pour Alexandrette en direction de la Terre Sainte.

(1) Introduction de Augusto Reis Machado à l'édition de 1953, celle que j'ai utilisée.

(2) Actuelle Lâr en Iran.

(3) Chiraz.

(4) Ramhormoz.

(5) Lassa en Irak.

C'est là que se termine l'*Itinéraire* de F. Gaspar, et malgré le titre, le livre ne nous dit rien ni de Jérusalem, ni de la Terre Sainte ni du voyage de Palestine jusqu'au Portugal. Peut-être le frère ne parvint-il pas à remplir son programme, à moins qu'il n'ait pas tenu à rendre public le manuscrit complémentaire jugeant que seul l'Orient pouvait intéresser ses contemporains. Nous ne le saurons sans doute jamais.

Frère Gaspar de S. Bernardino appartient à cette cohorte nombreuse de voyageurs portugais qui cherchaient à satisfaire la curiosité de l'élite intellectuelle de leur pays et de l'Europe par le récit vivant de leurs pérégrinations à travers des mondes inconnus. Ces hommes payaient une éphémère célébrité au prix de souffrances et d'angoisses incroyables; on ne peut s'empêcher d'admirer leur extraordinaire courage autant que leur sens aigu de l'observation; il faut aussi lui rendre ce qui lui revient dans l'élaboration des premières Cosmographies et Géographies Universelles de l'Europe savante, souvent éditées en Italie, en Flandre et en Allemagne par des auteurs non Portugais (1).

Certes, la géographie n'était pas inscrite dans les statuts de l'Université de Lisbonne, elle n'était pas non plus enseignée aux religieux, même futurs missionnaires, en dehors des collèges jésuites (2), mais nombre d'entre eux s'intéressaient à la cosmographie, voire à l'astrologie ce qui leur donnait une certaine culture scientifique. Beaucoup de missionnaires du XVI^e siècle mettaient à profit cette culture pour « charmer la longueur des voyages par des entretiens sur le cours des astres », pour rédiger des notes géographiques, comme François Xavier, s'initier aux pratiques de la navigation, voire tirer d'affaire un pilote affolé (3).

Les découvertes océaniques et le mouvement de curiosité et de recherche qui les avaient permises et soutenues, avaient entraîné la formation d'un type original d'humaniste, l'*homo novus* portugais (4). Ce type d'homme auquel appartiennent beaucoup de mis-

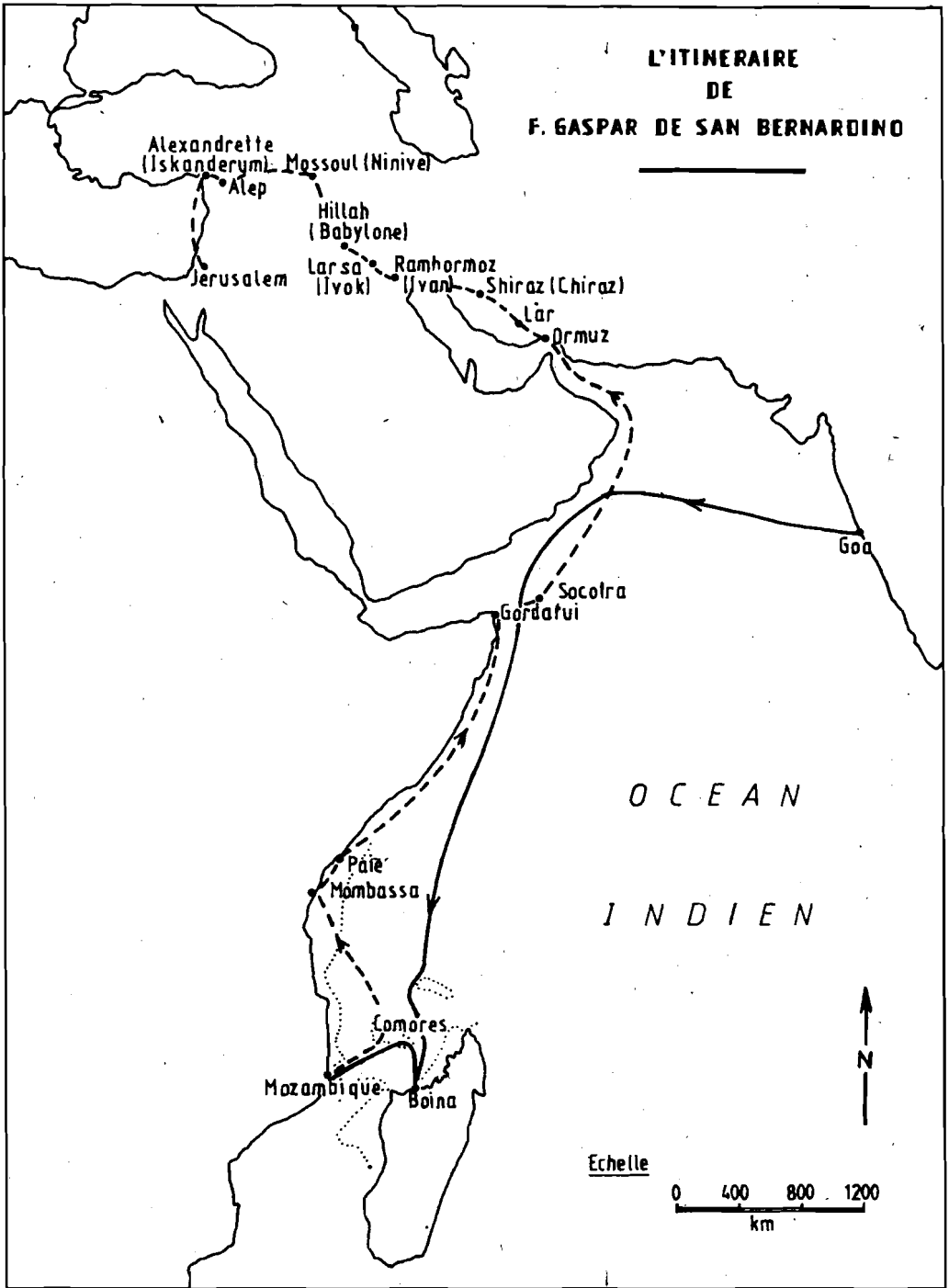
(1) DAINVILLE F. de, *Les Jésuites et l'éducation de la Société Française. La géographie des Humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, 562 p. et MATOS Luis de, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, thèse Lettres, Paris, 1959 et *les Portugais en France au XVI^e siècle*, Coimbre, 1952.

(2) BAINVILLE, *op. cit*

(3) *Ibid.* p III.

(4) Guy A., L'Homo novus du Portugal au XVI^e siècle, dans *Congresso de Historia dos Descobrimentos*, T. IV, Lisboa, 1961, pp. 225-239.

L'ITINERAIRE
DE
F. GASPAR DE SAN BERNARDINO



sionnaires et en particulier Gaspar de S. Bernardino, se caractérisait par son esprit d'observation quasi-scientifique, son ouverture vers l'univers et son culte de la volonté et du courage. Dans le besoin de noter, de décrire, en un mot de témoigner, on retrouve le sens de l'évènement historique, avant même la description géographique, le souci de présenter l'action de leur pays dans un contexte planétaire, mais aussi la croyance en l'unité foncière de l'espèce humaine, en même temps qu'un respect parfois excessif pour la littérature géographique de l'Antiquité.

L'Itinerario est un bon exemple des caractéristiques de cet *homo novus* portugais, avec des traits encore plus marqués du fait que l'auteur est franciscain. De tous les ordres religieux représentés au Portugal, à l'époque des grandes découvertes, l'ordre des Mendians et plus particulièrement des Frères Mineurs, est celui qui fut associé de plus près aux explorations et aux premières implantations outre-mer ; c'est celui dont le niveau de moralité et les qualités intellectuelles étaient les moins médiocres, celui qui connaissait le mieux l'Afrique et les Indes depuis le XIIIe siècle (1). De ce fait les notations données par frère Gaspar sont plus d'une fois submergées par une érudition parasite et tous les artifices rhétoriques du temps. Le frère Gaspar vénère « le beau langage » et « la police des mots », ainsi qu'il l'exprime, en s'excusant de ses fautes et erreurs dans sa dédicace à l'infante Anne d'Autriche et dans son « Prologue au Lecteur » (2). A vouloir faire l'érudite, notre franciscain finit par être, dans certaines pages, ampoulé, voire fastidieux. Il fait souvent confiance de façon excessive et contradictoire aux anciennes études, aux « autorités », montrant à quel point le véritable esprit scientifique, fait d'observations justes et critiques, était encore à venir au début du XVIIe siècle. Pourtant à côté d'inexactitudes énormes, de grosses fantaisies, reflet de ses lectures ou de son imagination, le franciscain se montre capable de rejeter les déficiences de ses prédécesseurs et de proposer le résultat de ses propres constatations, ainsi pour l'oiseau Rok de Madagascar ou le nombre des îles Comores.

(1) Voir là-dessus Bottineau Y., *le Portugal et sa vocation maritime* Paris, De Boccard, 1977, p. 205, et Boxer R. *The Portuguese seaborne Empire*, London, Hutchinson, 1977, pp. 340-ss

(2) « Dédicace » p. 13 de l'édition de 1953, « Prolago ao Leitor e argumento de todo a obra » pp. 15-16 de l'édition de 1953.

A côté de cet esprit expérimental en formation propre aux hommes de la Renaissance, on trouve chez frère Gaspar un aspect typique de la mentalité portugaise, l'orgueil national. Comme Camoëns, le franciscain est fier des découvertes portugaises, des réussites commerciales et religieuses de leur empire et il estime que ces réussites effacent tous les abus de la geste des Portugais. « Les auteurs étrangers disent là-dessus ce qui convient : que les secrets de la terre et de la mer ont été révélés au Monde par la seule nation Portugaise, par son savoir et ses découvertes » (1).

Il faut reconnaître que les manifestations d'orgueil national ne sont pas fréquentes dans l'*Itinerario* et qu'elles sont contrebalancées par un aspect plus sympathique de l'*homo novus* portugais, une certaine douceur dans les rapports humains et une bonté fraternelle à l'égard de ceux qui ne sont pas de la même foi, qui caractérisent l'esprit franciscain. A une époque marquée du sceau de la violence et de l'intolérance fanatique dans les rapports entre races, peuples et religions différentes, l'esprit franciscain manifeste une conception optimiste de la rencontre des hommes et une ouverture curieuse vers la nature et le monde. Les fils de Saint François savaient mêler, à la fin du Moyen Age et jusqu'au XVIIe siècle, une vision ouverte et pacifique de l'univers et des plans d'expansion de la chrétienté. C'est ainsi que frère Gaspar s'aventure seul dans la baie de Boeni, qu'il interroge un Maure sur l'île de Saint Laurent avec une simplicité et une sympathie qui lui permettent de s'informer au mieux.

Ce n'est pas que le franciscain accepte les coutumes et les croyances des « Barbares », des « Nègres » ou des « Maures », mais il garde pour lui et ses lecteurs la tristesse profonde qu'il ressent à ne pas rencontrer le christianisme triomphant dans le cœur de tous les hommes de la terre. Par ailleurs il s'acharne avec une violence toute particulière contre l'Islam et son fondateur Mahomet, qu'il n'hésite pas, au chapitre XX, à qualifier de « monstre infernal » ou d'« esprit impur et obscène », témoignant en cela de réactions toutes semblables à celles de ses compatriotes, occupés à l'époque à expulser de la Péninsule ibérique les « faux chrétiens » Maures et Marranes.

Par ce texte, on découvre que les franciscains furent les grands aînés des Jésuites au XVIe et même au début du XVIIe siècle sur les routes maritimes et terrestres de l'Orient. Aussi doués par le courage

(1) *Itinerario*, p. 67, édition de 1852.

et l'esprit d'observation que les Jésuites du XVII^e siècle, les Franciscains portugais du XVI^e siècle furent peut-être plus tolérants et proches des humbles dans leur approche des païens.

LES PORTUGAIS ET MADAGASCAR AU DEBUT DU XVII^e SIECLE

Toutes les études historiques sur les relations entre les Malgaches et les Européens aux XVI^e et XVII^e siècles font état d'un vide entre les années 1560 et 1613, durant lesquelles elles supposent «des touchées portugaises ou des naufrages», mais ne connaissent «le récit d'aucun voyage portugais de quelque importance à l'île Saint Laurent jusqu'à l'exploration du pilote Paulo Rodrigues da Costa en 1613 et 1614» (1). En fait la chronologie des voyages européens à Madagascar n'a subi aucune modification depuis 1902, date à laquelle Alfred Grandidier avait établi un relevé des différents textes connus (2); Decary (3), Canitrot (4), Kammerer et Deschamps (5), ses successeurs, n'ont fait que reprendre ses conclusions, sans rien y ajouter.

Selon Grandidier la dernière exploration portugaise de l'île, au XVI^e siècle, serait celle de Baltazar Lobo de Soussa envoyé par le vice-roi de l'Inde en 1557 pour rechercher des naufragés et repérer le meilleur endroit pour fonder un comptoir et une forteresse. Grandidier relève, pour 1559, le naufrage sur la côte Ouest du navire de Vasconcellos puis, vers 1587, l'expédition militaire lancée par le gouverneur de Mozambique contre les Musulmans du Nord-Ouest, qui gênaient le commerce portugais avec les Malgaches.

-
- (1) Kammerer A., La découverte de Madagascar par les Portugais et la cartographie de l'île, dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, n° 9-10 67^e série, 1949, pp. 7-112.
 - (2) Grandidier, A., Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais, dans *Revue de Madagascar*, n° 1, Janv. 1902, pp. 34-54.
 - (3) Decary, R., les Voyages des Portugais à Madagascar au XVI^e siècle dans *Mélanges d'études portugaises offert à M. Georges Le Gentil*. Lisbonne, 1949, pp. 185-197.
 - (4) Canitrot, les Portugais sur la côte orientale de Madagascar et en Anosy au XVI^e siècle (1500, 1613-1617) dans *Revue de l'Histoire des Colonies*, 2^e trim. 1921, pp. 203-238.
 - (5) Deschamps Hubert, *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1972, pp. 63-65.

Il place dans ces mêmes années le massacre du frère Juan de San Thomas (1), enfin, «quelque temps après», la trahison des habitants de la baie de Mahajamba, qui tentèrent d'assassiner l'équipage d'un navire portugais. Grandidier passe ensuite à 1613 avec la relation du voyage d'exploration faite par le Père Luis Mariana (2).

L'ouvrage du franciscain Gaspar de San Bernardino, outre qu'il constitue un témoignage précis et daté d'un naufrage portugais à Madagascar avant 1613, apporte un certain nombre d'indications sur l'activité des Portugais dans l'île et leurs relations avec les Malgaches. Il est assez surprenant de lire sous la plume de Deschamps que «c'est seulement au début du XVII^e siècle que les Portugais ayant soumis tous les rivages de l'Océan Indien occidental, songèrent à explorer systématiquement l'île, à la convertir et à y fonder des «établissements». Cette affirmation est en contradiction totale avec les documents dont nous pouvons disposer et témoigne d'une grande ignorance de la situation du Portugal et de son empire à la fin du XVI^e siècle.

En réalité, à peine cinquante ans après son édification foudroyante, la thalassocratie portugaise dans l'Océan Indien n'était plus qu'un mythe auquel seuls les Portugais continuaient de croire au prix d'énormes sacrifices, quant à la partie orientale de l'Afrique, sur laquelle ils avaient compté pour l'approvisionnement en or, elle se révéla dès la seconde moitié du XVI^e siècle comme sans intérêt économique véritable, et sa conservation coûta fort cher en hommes et en argent à la couronne portugaise (3). L'essentiel du profit colonial se faisait à l'orient de l'Océan Indien, mais à la condition que les routes maritimes qui y donnaient accès fussent sûres et organisées. La route portugaise dans l'Océan Indien reposait sur une chaîne d'escales fortifiées et approvisionnées, les unes servant au trajet des voyages-aller utilisant la navigation côtière de préférence, les autres à celui des voyages-retour privilégiant la navigation en haute mer. Il suffisait qu'un maillon de la chaîne saute pour que l'ensemble fut paralysé.

(1) Les dates de 1585 et 1587 sont très hypothétiques, car les textes n'en fournissent pas. Grandidier les a déduites du fait que Jorge de Meneses cité par les textes, prit ses fonctions à Mozambique en 1585.

(2) La plupart des documents portugais l'appellent Luis Mariana, mais on trouve parfois : Ludovico Mariano ou Marino.

(3) Newitt Malyn, *The Southern Swahili Coast in the first century of European Expansion*, dans *AZANIA*, Vol. XIII, 1978, pp. 111-126

Dans ce système d'escale, Mozambique en Afrique de l'Est constituait un maillon important qui servait aussi bien à l'aller qu'au retour, tandis que Sofala, dont le seul intérêt pour les Portugais avait été l'or, déclinait rapidement (1). Mais l'approche de Mozambique par le Nord était particulièrement périlleuse, comme en témoignent les nombreux naufrages au retour des Indes (2), à cause des bancs et récifs qui obstruent l'entrée Nord du canal de Mozambique (banc de Saint Lazare, récifs des Comores, des îles Querimbes, etc.). De plus l'approvisionnement en vivres de Mozambique fut toujours notoirement insuffisant et dépendant de Madagascar.

Cet aspect des choses, l'importance des routes et des escales sûres pour les escadres portugaises a été, me semble-t-il, largement oblitéré par le problème de la recherche des épices. Pierre Verin, s'inspirant de Kammerer, écrit, après avoir constaté l'arrêt momentané des explorations portugaises après 1515, « que la geste portugaise à la recherche des épices se développait vers l'Extrême Orient et que Madagascar ne possédait aucune des ressources qui pouvaient la rendre intéressante pour ce commerce » (3). Il est bien évident que les Portugais abandonnèrent très tôt l'espoir de trouver à Madagascar des épices et même de l'argent, malgré une croyance qui eut la vie dure et dont on retrouve un écho dans le texte de San Bernardino, mais ils durent constater la fréquence des naufrages aux abords de cette île, qui se trouvait sur la route des Indes à l'aller comme au retour, et songer qu'un bon port y aurait constitué une escale fort intéressante. Tous les textes cités par Grandidier font état de ce problème de naufrage et de la nécessité de trouver à Madagascar un port abrité sur la route des Indes où construire une forteresse. D'ailleurs, l'essentiel de l'effort portugais porta sur la partie orientale de Madagascar et sur la côte Nord-Ouest, régions que les navires de l'Inde à l'aller comme au retour, touchaient naturellement.

C'est sans doute la présence hostile des arabisés dans le nord-ouest, l'inhospitalité des habitants de la côte Est, le manque de

-
- (1) Liesegang Gerhard, *Archeological Sites on the Bay of Sofala*, dans *AZANIA*, Vol. VII, 1972, pp. 147-159.
 - (2) Sodinho V., *Magalhaes - L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969.
 - (3) Verin Pierre, *Les Echelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1975, 2 vol., 1028 et ref p. 121.

moyen et la brutalité des méthodes portugaises qui expliquent, avant 1580, l'abandon de tout projet d'installation à Madagascar et le repli sur Mozambique. Mais le problème de la sûreté des routes vers l'Inde demeurait, ainsi que celui des approvisionnements en riz et viande de Mozambique, et c'est lui, avec une indiscutable volonté d'évangélisation, qui peut seul expliquer la reprise périodique, chaque fois que la situation et les moyens le permettaient, des entreprises portugaises vers Madagascar.

En fait le cas de Madagascar illustre bien ce que A. Toussaint (1) écrivait de l'échec des Portugais dans l'océan Indien, dès la seconde moitié du XVI^e siècle, l'annexion du Portugal par l'Espagne, le manque d'organisation commerciale et la crise des transports sur la route du Cap n'étant que des causes annexes devant le fait que, jamais, les Portugais ne sont parvenus à dominer l'énorme espace océanique.

Le cas de Gaspar de San Bernardino montre qu'en dehors de toute attaque hollandaise, anglaise ou française, les navires portugais n'étaient pas capables de regagner à coup sûr Lisbonne et que les abords du canal de Mozambique représentaient un véritable péril. En 1555 déjà, un navire transportant des missionnaires jésuites avait failli s'échouer sur les bancs de l'île Saint Laurent, dont le pilote ne voulait pas admettre l'existence parce qu'ils ne figuraient pas sur sa carte (2). De 1580 à 1640, plus de 70 navires furent ainsi perdus sur près de 400 qui quittèrent Goa pour Lisbonne. Les pertes au retour étaient nettement plus importantes qu'à l'aller, 16% du total expédié des Indes (3). Il est vrai que la préparation nautique des pilotes et des gens de mer du Portugal qui, au début du XVI^e siècle, était soigneusement établie, n'avait cessé de décliner au fil des ans, augmentant les risques et les dangers. Au début du XVII^e siècle, les bons pilotes étaient devenus rarissimes, et certains missionnaires pouvaient avantageusement les remplacer. Le matériel cartographique avait vieilli et n'était plus remis à jour comme le prouve la remarque de frère Gaspar à propos de la carte où étaient représentées sept ou huit îles Comores, près de cent ans après leur découverte par les Portugais.

(1) Toussaint Auguste, *Histoire de l'Océan Indien*, Paris, P.U.F., 1961, 286 p. ref. p. 114.

(2) Lettre du Père Quadros, 1555, dans WICKI (Joseph s.j.) ed., *Morumenta Indica*, Rome, 1948-1975, vol. III, pp. 389-390.

(3) Godhino, *op. cit.*

L'itinéraire suivi par le franciscain et ses compagnons après leur naufrage et leur arrivée à Mozambique constitue une illustration du fait que les Portugais ne firent jamais confiance à la route du Cap et qu'en cas de difficulté, ils n'hésitaient pas à prendre la vieille route, plus longue mais plus sûre, qui menait, à travers les déserts, du Golfe Persique à la Méditerranée (1). Le capitaine du navire reçut l'ordre de remonter vers Mombassa, Malindi, Paté, Socotora pour débarquer ses passagers à Ormuz d'où ils gagnèrent Alexandrette puis Jérusalem.

Au moment du passage du frère Gaspar à Mozambique, la situation maritime et coloniale des Portugais était particulièrement dramatique. Les vaisseaux n'arrivaient plus de Lisbonne et ceux qui se trouvaient dans l'Océan Indien étaient en nombre de plus en plus insuffisant, les relations avec la métropole ou avec Goa étaient sans cesse coupées par les attaques des Hollandais. Sur la terre ferme, les énormes efforts des Portugais pour étendre leurs possessions le long de la côte et sur le royaume de Monomotapa entre 1569 et 1573 s'étaient soldés par de cuisants échecs qui ne les firent pourtant pas renoncer à leurs illusions. En 1590 il fallut organiser une expédition militaire pour reconquérir et réoccuper Mombassa qui avait repris son indépendance et c'est en relation avec cet épisode qu'il faut placer l'attaque menée contre les comptoirs islamisés de Madagascar en 1587 par les Portugais de Mozambique

Mozambique était la clé du système de communication transocéanique et le seul point de la côte où l'autorité portugaise était incontestée. Pourtant cette île malsaine présentait bien plus d'inconvénients que d'avantages ; dès le début du siècle, des plaintes avaient été adressées à Lisbonne pour qu'on abandonnât ce « cimetière » des Portugais, et qu'on déplaçât la *faioria* et l'escale africaine vers un port mieux doté (2). La couronne, portugaise ou espagnole, refusa toujours de déplacer la capitale de l'empire de « Terre ferme », mais de temps à autre modifia les *regimentos* des convois de l'Inde

(1) Rau Virginia, Les Portugais et la route terrestre des Indes à la Méditerranée aux XVIe et XVIIe siècles, dans *Méditerranée et Océan Indien, 6è Colloque international d'histoire maritime, Venise, 1962* Paris, SEVPEN 1970, pp. 91-98.

(2) Brasio Antonio C.S. sp., O inimigo dos antigos colonos e missionarios de l'Africa, dans *Portugal em Africa*, Lisboa, 1944, (1), pp. 215-229 et Schurhammer Georg sj. The «grave of the Portuguese», dans *Francis Xavier his life, his time*, vol. II : India, Rome, The Jesuit historical Institute, 1977, pp. 51-67.

pour qu'évitant la voie «dentro» par le canal de Mozambique, ils fassent voile «per fora», par la côte orientale de Madagascar (1). Cette solution ne fut jamais définitivement adoptée parce que les Portugais ne purent jamais établir un port de relâche comparable aux forteresses de la côte africaine à Madagascar. C'est le désir de trouver une solution à ce problème qui motiva sans doute les explorations de 1613-1614 commandées depuis Goa, ultimes tentatives avant l'abandon final (2).

Incapables de s'implanter à Madagascar, les Portugais de Mozambique étaient malgré tout contraints de s'y rendre chaque année pour commercer et s'approvisionner en vivres ; les rapports avec les échelles islamisées du Nord-Ouest étaient une nécessité vitale qui empêche de croire que les relations entre Portugais et Malgaches aient pu cesser à un quelconque moment.

LES COMPTOIRS « ARABES » DE MADAGASCAR A LA FIN DU XVI^e SIECLE

Ce que nous apprend l'*Itinerario*, c'est qu'il arrivait fréquemment que ces relations fussent difficiles, surtout à la fin du XVI^e siècle, lorsque les villes swahili s'étaient rendu compte de l'état de faiblesse des Portugais et tentaient de reprendre leur autonomie. Ce qui frappe d'abord dans le témoignage du franciscain, c'est le climat de méfiance qui régnait de part et d'autre. Les Maures de l'île de Boeny commencent par disparaître à la vue d'un navire portugais, se contentant de piller subrepticement tout ce que les naufragés avaient débarqué. Ce n'est qu'une fois rassurés sur les intentions des Blancs qu'ils se décident à venir par leurs propres moyens sur le navire échoué, non pas pour commercer mais pour obtenir du capitaine une lettre qui les protégerait contre de futurs visiteurs portugais.

-
- (1) Diffie G.W. et Winus G.D., *Foundations of the Portuguese Empire 1415-1580* Minneapolis, University of Minnesota Press, 1978, pp. 340-349.
 - (2) Là-dessus, nous disposons du témoignage très précis du Jésuite C. Borro qui écrit en 1630 : « De fait les Portugais ne touchaient plus la partie indienne (de Madagascar), n'y faisaient plus relâche parce que au début ils n'y avaient pas bien réussi et l'avaient entièrement abandonnée sans jamais tenter d'y retourner ». Arch. S.C.P.F., S.C. Africa Isole, 1630, vol. I, F 52.

Du côté portugais, la suspicion n'est pas moins grande, on envoie un Nègre enquêter sur la présence éventuelle d'armes à feu, on s'empresse d'offrir des cadeaux pour désarmer l'hostilité et on fait étalage d'un cérémonial de puissance pour intimider les gens de l'île.

Ce climat mérite d'être expliqué et nuancé par ce que rapporte le franciscain et par les témoignages que nous connaissons par ailleurs. Gaspar de San Bernardino et ses compagnons ont le souvenir du piège tendu à leurs compatriotes, en 1580, par les Cafres de Masselage. Cet épisode inconnu jusqu'alors soulève un certain nombre de problèmes. Posons tout d'abord que l'on peut accorder toute confiance au franciscain quant à la date et au lieu, de nombreuses indications contenues dans son voyage ayant pu être vérifiées par Freeman-Grenville. Cela étant, la visite du capitaine Antonio Godinho au port de Masselage serait la seule connue entre celle de Balthazar Lobo de Sousa en 1556 (COACM I, p. 98) et les expéditions punitives de Jorge de Meneses vers 1585-1587, puis en 1588 (1) (Ferrand, 1891, pp. 53-54, pp. 113-114). Mais que faut-il entendre par Masselage ?

Il faut tout d'abord savoir exactement où le navire du franciscain a fait naufrage en 1606. « Nous étions à quinze degrés et deux tiers de latitude, la même que celle d'un port qui sur les cartes marines se dit Cadi et qui est appelé à terre *enseada de Equileno* (2), dans laquelle il y a un fleuve de bonne largeur, que nous appelons la Resgate et au milieu duquel il y a une îlette que l'on nomme Boeny... ». Si l'on admet l'exactitude de la position donnée par le franciscain il ne peut s'agir que de la baie actuelle de Boïna qui se trouve par 15° 48' de latitude Sud. Mais, d'après le récit du naufrage, il ne semble pas que le navire se soit trouvé dans la baie, mais à trois lieues de la résidence du « sultan » de Boeni. D'autre part le missionnaire se rendit en visite sur la terre ferme, à une demi-lieue du navire dans la brousse et non sur une île. En utilisant les recherches de P. Vérin, on peut établir que c'est aux approches des parties orientale ou occidentale de la baie formées par des accumulations

(1) *Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores*, Paris, Leroux, 1891 et 1893.

(2) ou baie d'Iqualano (Luis Mariana) ou encore d'Ankoala. Ankoala désignait au XVII^e siècle la côte ouest de Madagascar. La baie d'Ankoala serait la baie d'Ampasindava, Cadi correspondrait alors au Sada de Luis Mariana. Kammerer A., *op. cit.*, p. 109.

de sable marin et sans habitat ancien connu que le navire a dû s'échouer (1). La profondeur de la baie étant de 8 km, le navire se trouvait à 5 ou 6 km de l'entrée de la baie en tenant compte qu'il s'agit là d'une évaluation très grossière. Reste à savoir si le navire se trouvait à l'Est ou à l'Ouest de l'entrée de la baie.

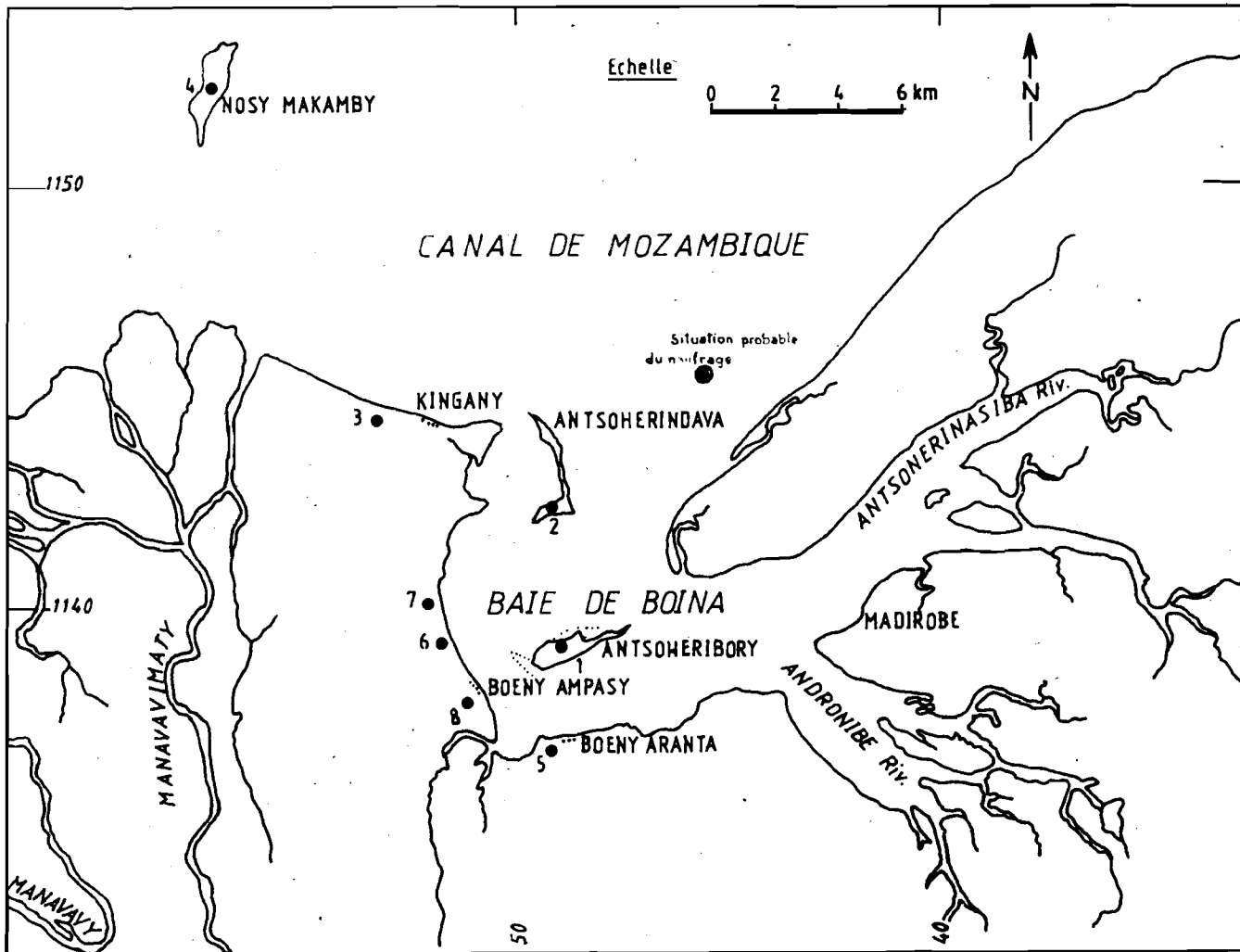
A vrai dire on peut se demander si, rédigeant son récit trois ans après le naufrage, Gaspar de San Bernardino le savait bien lui-même. La confusion entre Boina, Cadi et le fleuve Resgate (Sarangaco) qui se produit dans le texte du franciscain fait qu'à première vue il est impossible de trancher.

Cadi, écrit Cady sur les cartes des Reinel (1517) et toutes les cartes du XVI^e siècle, qui n'en sont que des imitations, est représenté comme une baie avec une île au centre, première source de confusion pour le missionnaire. De plus l'inclinaison donnée à la côte occidentale de Madagascar fait que les bancs de sable qui bouchent l'entrée de la baie de Dona Maria Da Cunha se trouvent être à la même latitude que le port de Cadi, seconde erreur possible (2). Quant au fleuve Resgate il n'est représenté sur aucune carte connue antérieure à la carte-portulan du pilote P. Rodrigues da Costa (1614) (3).

C'est pourtant lui qui va nous donner la solution. Que ce fleuve dont on retrouve la trace aussi bien dans le routier de Luis Mariana que dans la carte portulan tous deux de 1613-1614 soit la Maroambity comme le pensait Kammerer ou la double rias de l'Antsoherimasibe et de l'Andronibe comme semble l'indiquer le franciscain, il se trouve à l'ouest de la baie ou dans la baie même de Boina. Gaspar de San Bernardino s'est échoué à proximité du fleuve Sarangaco-Resgate, donc il ne peut s'agir que de la baie de Boina et en aucune façon de celle de Cadi-Sada, aujourd'hui de la Mahajamba. L'île de Boeni est l'actuelle île d'Antsoheribory.

La confusion avec la baie d'Ankoala, faite par San Bernardino, s'explique du fait qu'elle correspondait sur les cartes du XVI^e siècle avec le port de Cadi-Sada. Les incertitudes de Gaspar de San

-
- (1) Verin Pierre, *op. cit.*, pp. 143-261 et « Antsoheribory, un comptoir antalaotra du Nord-Ouest de Madagascar. » *B.A.M.* Tome XLIV-II, 1966, pp. 130-136.
 - (2) Cortesao A. et Teixeira da Mota A. *Portugalia Monumenta Cartografica* Lisboa, Ag da Ultramar, 1960, Vol. I., pl. 10, 11, 18.
 - (3) Kammerer A., *op. cit.* reproduction et transcription de la carte portulan pp. 109-112 et Pl. III.



Bernardino se retrouvent d'ailleurs dans la cartographie qu'il a inspiré au XVII^e siècle, notamment chez Coronelli (1).

Ayant établi que le lieu du naufrage était la baie de Boina, qui s'appelait au XVII^e, après le passage de San Bernardino, *Massalagem novo*, il semble possible, à l'aide des indications fournies par l'auteur et des cartes et croquis du XVII^e siècle, d'avancer que le naufrage eut lieu sur la partie orientale de la baie. La carte de Van Keulen (1689) indique une grande vasière aux abords est de la baie et, bien qu'aujourd'hui la végétation de la côte soit assez clairsemée, les croquis de Dupré Eberard (1667) et de Chevreuil (1683) figurent une abondante végétation et signalent la possibilité de couper de beaux mâts à l'embouchure de l'Andronibe. D'autre part, toujours sur la partie est de la baie, la carte d'Hermitte (1732) porte la mention d'un village de pêcheurs dont les habitations temporaires correspondraient assez bien aux trois petites cabanes visitées par le franciscain.

De cette quasi certitude sur l'emplacement des lieux visités par le missionnaire, peut-on retirer une indication sur l'emplacement du Masselage dont il parle à propos de l'épisode de 1580 ? Le texte est le suivant : « en l'année 1580, les Cafres de Masselage avaient tendu (un piège) bien près de ces parages, à Antonio Godinho... ». Le seul port de Madagascar qui portait au XVI^e siècle le nom de Masselage, en dehors de la baie de Boina, était selon les identifications de Grandidier, Kammerer et Verin, la baie de la Mahajamba, située au nord-est de la baie de Boina.

Cette localisation a une grande importance et pour l'histoire des entreprises portugaises et pour celle de la côte Nord-Ouest de Madagascar. En ce qui concerne les Portugais, P. Verin propose de placer l'épisode de la révolte « à la baie de Boina plutôt que de la Mahajamba » et met en relation avec cette baie le texte de Lopez de Benavante (1598) décrivant les relations des Portugais avec les gens de Masselage (2). Bien qu'il soit difficile d'intégrer l'aventure de Godinho dans la chronologie des conflits entre Portugais et gens de Masselage, (puisque même la mort du frère Jean de Saint Thomas, n'est pas précisément datée), il est relativement facile de constater

(1) Belrose-Huyghues V., *La carte de Coronelli (1696) à la lumière de nouveaux documents ...*, Communication à l'Académie Malgache, Déc. 1979, à paraître.

(2) Verin P., *op. cit.*, pp. 122-123

que les témoignages de San Bernardino et de João de Santos (COACM I, pp. 156—157) concordent avec des récits anglais postérieurs, notamment celui de Purchas (1610, COACM I, p. 498) relatant des attaques par surprise de navigateurs européens par les Cafres de la côte Nord-Ouest.

D'autre part, on sait que les Dominicains de Mozambique organisèrent plusieurs missions d'évangélisation vers Madagascar entre 1540 et 1585, utilisant les navires marchands portugais. Elles avaient toutes pour destination Cadi ou Massalagem, c'est-à-dire la baie de la Mahajamba et celle d'Ampasindava ; il n'est jamais question de Boina (1). Kent remarque fort justement que « Mariana utilise le terme Boina (Boena) pour la première fois », terme correspondant au Nouveau Masselage (2).

On peut ajouter à ces arguments qu'un passage du texte de João de Santos négligé par Kammerer et Vérin semble correspondre exactement à l'épisode rapporté par le franciscain. « Quelques temps après (la destruction par les Portugais du comptoir arabe), Jorge de Meneses envoya un navire dans cette baie (de Mahajamba) pour y acheter des vivres. Le capitaine reçut du roi du pays les meilleures promesses mais, prévenu par un indigène qu'on tramait une trahison contre lui, il se contenta d'envoyer à terre une felouque dont les matelots furent pour la plupart massacrés en débarquant » (3).

Etant donné que cet épisode n'est pas daté, on peut raisonnablement penser que le capitaine de ce navire était Antonio Godinho, d'autant que João de Santos ne précise pas qu'il s'agit de Maures, et que Bernardino parle de Cafres. Grandidier avait tout d'abord placé Massalagem dans la baie de Mahajamba (4), mais en publiant les différents textes concernant cet épisode, il a préféré

-
- (1) Cacegas—Sousa, *Historia de S. Domingos particular de Regno e conquista do Portugal*, Lisboa, 1767, vol. III, pp. 363—367 et Vol. IV, p. 713, selon cet auteur il y aurait eu en 1577 deux moines en partance pour Massalagem (p. 363).
 - (2) Kent R., *op. cit.*, p. 180.
 - (3) Santos João de, *Ethiopia Oriental*, Lisboa, 1609, Vol. I, Je reproduis ici la traduction de Grandidier COACM, I, 4 155—158.
 - (4) Dans son article, Histoire de la découverte de l'île de Madagascar par les Portugais, dans *Rev. Mad.*, 1, 1902, pp. 34—54 et dans son *Histoire de la géographie de Madagascar*, Paris, Impr. Nat., 1885.

la baie de Boina pour des raisons qui ne sont pas indiquées (1).

Pour ma part il ne fait aucun doute que le Vieux Masselage était la baie de Mahajamba avec au fond Cadi c'est-à-dire l'île de Langany-Nosy Manja (2).

HYPOTHESE SUR LA FONDATION DE L'ECHELLE DE BOENI

Gaspar de San Bernardino est donc le premier, avant Mariana à faire mention de l'île de Boeni, de son «sultan» maure et de ses relations avec les gens de l'île Saint Laurent et avec les Portugais. Son témoignage apporte un éclairage nouveau sur l'histoire des échelles du Nord-Ouest de Madagascar.

C'est certainement le roi de Masselage qui organisa la révolte contre les Portugais à l'époque du gouverneur Jorge de Meneses et les différents massacres de Portugais entre 1580 et 1610 et cela à l'instigation des Maures qui étaient installés à Langany. Selon De Barros, l'échelle était sous la direction d'un roi ou d'un cheikh, «vieillard qui était le Seigneur du lieu» (COACM I, p. 29), tandis que la terre ferme occupée par des Bouques relevait à la fin du XVIe, de l'autorité «du roi qu'ils appellent Lingui dont le royaume s'étend jusqu'à une autre rivière la Duria» où commençaient les états du puissant roi Ginguimaro (COACM I, p. 100).

Parti de la baie d'Ampasindava à une date indéterminée, ce souverain dominait pratiquement tout le Nord-Ouest de Madagascar à sa mort en 1637 (3), c'est sans doute lui qui menait des attaques contre le sultan de Boeni, lors du naufrage du franciscain. Mais ses relations avec les Maures, du moins certains, n'avaient pas dû être toujours les mêmes comme celles qu'il entretenait avec les Portugais. En fait c'est la présence portugaise de part et d'autre du canal de Mozambique qui seule permet d'éclairer la situation à Madagascar.

Dans les années 1580, avons-nous dit, la puissance portugaise s'essouffle en Afrique, elle est incapable de protéger ses comptoirs, et

(1) Dans l'édition de la traduction par Charpy du texte de João de Santos et de sa traduction des relations de Faria y Sousa et George Cardoso COACM I, pp. 155-159 voir aussi l'exploration de Baltrazar Lobo de Sousa COACM I pp. 98-101.

(2) Voir la remarquable étude de cette baie dans Verin, *op. cit.*, vol. II pp. 519-576.

(3) Sur Ginguimaro, baptisé «Tongomaro» par Grandidier, voir Ellis Stephen. Un texte du XVIe siècle sur Madagascar dans *Omalogy Anio*, n° 9, 1979

encore moins ceux des islamisés sous sa domination, contre les invasions venues de l'intérieur comme celle des cannibales zimba qui détruisit Kiloa en 1587. De Malindi à Mombassa, les islamisés croient que la situation peut se retourner en leur faveur et se soulèvent. Or, les liens des commerçants et marins de Malindi et de Mombassa avec Masselage et la côte Nord-Ouest de Madagascar en général étaient extrêmement étroits comme en témoignent toutes les sources connues (1), et la présence relatée par San Bernardino, d'un originaire de Mombassa, Faque Volay, à Boeni.

Au moment où un mouvement général poussait les cités swahili à rejeter la tutelle portugaise, il est normal que les échelles de Madagascar, elles aussi, se soient révoltées, recherchant l'alliance des souverains de l'intérieur qu'elles dressèrent contre les Portugais. Cela dut se faire sans mal, car il semble bien, à lire les documents de l'époque, que les Portugais n'entrèrent presque jamais en relation directe avec les Malgaches pour le commerce avant l'arrivée de Luis Mariana (1613). Ce que Malyn Newitt dit de la côte swahili au Nord de Mozambique est parfaitement applicable à Madagascar, les marchands swahili étaient devenus des « middle-men », des intermédiaires entre les fournisseurs de produits de l'intérieur (viande, riz, esclaves) et les Portugais (2), eux seuls étaient capables de communiquer, grâce à la langue swahili, avec toutes les populations de cette région de l'Océan Indien et de parler portugais.

Kent le premier a songé à cette version des faits, malheureusement sans approfondir, lorsqu'il écrit que la « révolte des Maures » fut déclenchée non par les Maures locaux mais par ceux qui commerçaient avec eux depuis l'Arabie (3). Sans nier qu'il existât alors un commerce avec l'Arabie, je crois plus judicieux de mettre cette révolte au compte des Maures de la côte Africaine, mais la distinction entre deux types de Maures me paraît indispensable. Les « middle-men » de la côte africaine entraînent avec eux les Maures de Madagascar, qui avaient déjà subi plusieurs pillages de la part des Portugais et que l'activité des missionnaires dominicains devait importuner, lesquels entraînent les Bouques et Cafres des royaumes de l'intérieur.

Les Musulmans de la côte africaine, une fois défaits par Jorge

(1) Un relevé de ces sources dans Verin, *op. cit.*, pp. 527-530.

(2) Newitt Malyn, *The Southern Swahili Coast... op. cit.*, pp. 120-126.

(3) Kent Raymond, *op. cit.*, p. 179.

de Meneses, se contentèrent de se retirer chez eux, quitte à revenir plus tard, comme ils le firent sans cesse du XVI^e au XVIII^e siècles, les Portugais ne pouvant ni les éliminer complètement ni se passer d'eux. En revanche les Maures des échelles de Madagascar durent sans doute pour s'assurer l'appui des souverains de l'intérieur, prêter leur concours et leur soutien dans les guerres intestines qui ravageaient l'île et alimentaient le commerce des esclaves (1). Ont-ils soutenu le chef de la baie de Mahajamba, Lingui, contre son voisin du Nord Ginguimaro ?

Il est difficile de savoir exactement quels furent les rapports de Ginguimaro avec les Maures et avec quels Maures avant 1613, date à laquelle nous disposons de la relation de Luis Mariana. Mais entre cette date et 1636, date de sa mort, le roi changea continuellement ses alliances au gré de ses intérêts, ce qu'il dut faire dès avant 1613 (2). Toujours est-il qu'en 1606, selon Bernardino, comme en 1613, selon Mariana, il était en guerre contre les Maures et les contraignait à vivre repliés sur leurs îlots.

L'archéologie nous apprend d'autre part que l'île de Boeni (le site d'Antsoneribory) ne fut pas occupé avant 1580 et les traditions orales confirmées par les relations portugaises du XVII^e siècle nous disent que la baie de Boina fut peuplée de Maures venus de la Mahajamba (3). Tous ces éléments nous amènent à reconstituer les faits de la manière suivante. Dans les années 1580, les Maures de Langany s'allient avec Lingui, souverain de la Mahajamba, contre son adversaire d'Ampasindava, Ginguimaro, pour obtenir en échange son appui contre les Portugais. Dans un premier temps, Lingui est battu, ce qui contraint les Maures à composer avec Ginguimaro, dans un second temps, les Maures sont écrasés par les Portugais, ce qui a pour conséquence de faire fuir les Maures d'Outre-Mer qui reprennent le commerce à la Mahajamba directement avec Ginguimaro et peut-être à Makamby, dans une île située à l'entrée de la baie de Boina. Ginguimaro, se rendant compte de la faiblesse des arabisés de Langany face aux Portugais, cherche à s'en débarrasser

-
- (1) D'après la relation de Balthazar Lobo de Sousa (1556) COACM I, pp. 98-99.
 - (2) Voir mon étude à paraître fondée sur des documents de la S.C. de la Propagande à Rome et celle d'Ellis citée plus haut.
 - (3) La tradition de Majomby recueillie par Jully. Les immigrations arabes à Madagascar, *Notes, Reconnaissances, Explorations*, 1898, pp. 438-444. Une autre recueillie par P. Vérin, un conte Antalaotse, Majombe la ville disparue, dans *BM*, n° 193-294, 1970, pp. 856-858.

pour se réserver le monopole de la traite avec les commerçants de Malindi (1).

Cette situation a dû contraindre les arabisés à quitter Langany et la Mahajamba pour se replier dans l'île de Boeni (Antsoheribory) où les rejoindront immédiatement les gens de Mombassa et de Malindi. Leur attitude à l'égard des Portugais s'en est trouvée elle aussi modifiée. Vaincus par les Portugais mais pressés par Ginguimaro, les Maures locaux composent avec les Blancs et leur proposent des traités d'amitié. Le premier serait cette lettre demandée par le sultan de Boeni au capitaine Bras Telès de Meneses, par l'intermédiaire de Faque Volay, qui parlait portugais, par laquelle il voulait faire reconnaître ses bonnes intentions. Le second, véritable traité, aurait été conclu, toujours à Boeni, en 1612, entre Estevam de Ataide et un sultan qui était soit « Quianzi » celui qui régnait en 1606, soit Samamo qui régnait en 1613. Le troisième est la « bulle » que signèrent Paulo Rodrigues da Costa et Samamo en présence de Luis Mariana (2).

Cette succession de traités amène à poser la question de l'identité des différents sultans maures qui les signèrent. Une tradition recueillie par Guillain fournit la généalogie des dynasties de Mahajamba et de Boina à partir d'un certain Hassani d'origine persane qui serait venu de la côte du Kenya au XVe siècle (3). Or, aucun des noms donnés par les sources portugaises ne correspond à cette liste sauf peut-être Jomba Faquiriza, frère et successeur du sultan Samamo, qui signe la bulle de 1615 et dont le nom correspond assez bien à celui de Yombi Faki donné par Guillain (4).

En prenant ce nom comme point de repère, essayons de remonter la généalogie. En 1614 et jusqu'en 1619 Samamo, oncle de Yombi Faki, était sultan de Boeni. Selon Paulo da Costa, il avait alors cinquante cinq ans et régnait déjà en 1612 puisqu'il avait signé un traité avec Estevam de Ataide. Mais selon la chronologie de

-
- (1) Il faut souligner ici que les commerçants arabes et les cités swahili n'avaient pas de politique commune et que chacun agissait du mieux de ses intérêts commerciaux.
 - (2) Routier de P. Rodrigues de Costa (COACM I, p. 15). Une autre bulle fut ratifiée en 1619 (COACM II, p. 326)
 - (3) Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1845, Vol. 2, note 6 p. 357 et ss. Discussion dans Vérin, *op. cit.*, pp. 89-90, 251-260.
 - (4) Vérin P., *op. cit.*, note 2, p. 260, d'après COACM II, p. 326.

Guillain, Faki serait le fils de Amadi, roi de Boeni, tandis que selon Paulo da Costa, c'est un certain Farmafede qui aurait précédé Samamo (1). Le seul point de convergence entre les différentes versions malgaches et portugaises est le fait que le fondateur de Boeni à la fin du XVI^e siècle était le neveu du sultan de Masselage (Langany). La tradition de Guillain rapporte que le fondateur de Boeni s'appelait Amadi comme son oncle de Langany et que c'est de l'île Makamby où son père Kamamba s'était installé qu'il partit vers le fond de la baie. D'après Paulo da Costa, «Farmafede, l'oncle du roi de Boeny, aurait habité jadis Mazalagem Velha (Langany), il avait été défait par Tinguimaro et son neveu (Samamo) était réfugié au Nouveau Masselage (Boeni)» (2). Mariana apporte une précision supplémentaire qui permet peut-être d'éclaircir le mystère «cet îlot (Langany) a été autrefois la résidence des rois de Mazalagem, mais il y a douze ou quatorze ans qu'ils l'ont abandonné parce qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre Tinguimaro (3)».

On peut raisonnablement penser, comme P. Vérin, que la tradition de Hassani a opéré des raccourcissements du fait que les mêmes noms reviennent, les plus faciles à retenir, et qu'elle a oublié certains noms. Cela d'autant plus que tout semble indiquer qu'il y a eu une migration en deux temps vers la baie de Boina. La plus ancienne, sans doute sans relation avec les Portugais, correspondrait à la première occupation de l'îlot Makamby à la fin du XV^e siècle, c'est l'installation de Kamamba et de Amadi. Une seconde migration serait partie de Langany vers 1600, si l'on en croit Mariana, à la suite du sac de la ville par les Portugais et de l'avance de Ginguimaro, telle que je l'ai exposée plus haut, cette seconde installation s'est faite dans l'île de Boina (Antsoheribory), et non plus à Makamby, sous la conduite de Farmafede, neveu du sultan de Langany.

Le caractère récent et encore précaire de l'installation des gens de Mahajamba à l'île de Boina, expliquerait que l'informateur de Bernardino, Faque Volay, lui ait donné le chiffre de 2 000 pour le

(1) Leitao H., *Os dois descombrimentos da Ilha de São Lourenço mandados fazer pelo Vice-Rei D. Jeronimo de Azevedo nos annos 1613-1616*. Lisboa Ctro de Estudos Ultramarinos, 19171, 438 p. ref. p. 68 & 69. Il s'agit du journal inédit de Paulo Rodrigues da Costa chef de l'expédition de 1613-1614, différent de la relation publiée par Grandidier (COACM II, pp. 1-75).

(2) *ibidem*, p. 69.

(3) Routier de l'île Saint Laurent redigé par le P. Louis Mariana (1613-1614) dans COACM II, p. 652.

nombre d'habitants. Près de dix ans plus tard, Mariana donnait à la même île une population de 6 à 8 000 âmes ce qui me paraît exagéré. Le rapport de 2 à 6 000 est malgré tout trop important pour qu'il n'y ait pas eu entre 1606 et 1614 un accroissement très net qui trouve sa contrepartie dans la chute en importance et en activité de la baie de Mahajamba et de Langany.

Une telle interprétation permet de faire coïncider les documents portugais, la tradition orale et l'archéologie, laquelle révèle un déclin de Langany à la fin du XVI^e siècle, une occupation de Boïna qui n'est pas antérieure à 1580 alors que l'occupation de Kingany remonte au X^e siècle (1). La succession des Sultans aurait donc été la suivante : Farmafede jusqu'en 1604 ? — Quianzi jusqu'en 1610 ? — Samamo jusqu'en 1620 ? — Jomba Faki — Sabundo vers 1630. En 1635 l'île où s'était réfugié le rebelle de Mombassa, Yusuf Chingali, fut pillée par les Portugais (2).

Ces interprétations trouvent peut-être encore plus de force une fois mises en relation avec l'activité missionnaire des Portugais, leur seconde grande motivation après le commerce, sur laquelle le frère Gaspar de San Bernardino nous apporte aussi quelques lumières.

L'ACTIVITE MISSIONNAIRE PORTUGAISE A MADAGASCAR

Jusqu'à présent on ne savait rien de ce qu'avaient pu faire à Madagascar les évangélistes portugais entre la mort du frère João de San Thomé, en 1585—1587 (?) et l'arrivée des Jésuites avec Luis Mariana en 1614. Cette arrivée soudaine de missionnaires dans l'Anosy et sur la côte Ouest, après trente ans d'inactivité, apparaît comme absolument mystérieuse dans ses motivations. Il me semble que l'aventure du frère Gaspar de San Bernardino, qui connut un grand retentissement à la cour des souverains luso-espagnols, peut apporter des éléments nouveaux.

A vrai dire, on sait peu de choses de la vie du frère Gaspar de San Bernardino, en dehors de ce qu'on peut trouver dans son

(1) Vêrin P., *op. cit.*, p. 84, 249—251.

(2) Strandes J., *The Portuguese period in East Africa*. Transaction of the Kenya History Society, Vol. II, Nairobi, 1961, p. 209 et Barreto (Dr. Manuel Saraiva). *Socorro que Moçambique foi e S. Lourenço contra o Rei arrenagado de Mombaça ... pelo Padre João Nogueira*, Codica 7640 Seccão dos Reservados, B.N. Lisboa, 1971, Lourenço Marques.

ouvrage. Il naquit à Lisbonne à une date inconnue et entra dans l'ordre des frères mineurs à Leiria, en 1593. Envoyé comme missionnaire en Inde, il quitte Goa en 1605, pour parvenir au Portugal en 1606. Il se retira alors au couvent de S. François à Lisbonne. On conserve un ordre écrit du général de l'Ordre, frère Arcângelo de Messina, daté de 1609, lui enjoignant de «se consacrer tout entier à la composition et l'achèvement du récit du voyage qu'il avait fait».

Au fond, la vie de frère Gaspar de San Bernardino avant 1605, nous intéresse peu pour comprendre ce qui lui est arrivé à Madagascar et les conséquences qui en ont découlé. Au contraire, ce qui lui advint après son retour à Lisbonne en 1606, me paraît être d'une singulière importance. Dans sa «dédicace à la très haute et sérénissime infante Dona Ana d'Autriche» placée en tête de l'ouvrage, le franciscain fait part de l'intérêt que le récit de son voyage a suscité à la cour des souverains espagnols. Revenu à Lisbonne, le frère Gaspar se rendit au Prado à Madrid qui était à la fois capitale des Espagnes et du Portugal, les couronnes ayant été réunies sur une même tête depuis 1580. C'est la mère de l'Infante Anne d'Autriche, la reine Margueritte d'Autriche, épouse de Philippe III d'Espagne (Philippe II de Portugal) qui l'«écoute faire un large récit de (son) voyage, (lui) recommandant particulièrement, qu' (il) en fasse un mémoire à elle dédicacé». (1).

On connaît les préoccupations religieuses et missionnaires du roi Philippe III et sa dévotion bigote héritée de son père ; on peut supposer que son épouse qui partageait sa foi ardente et active (elle se rendait fréquemment au couvent franciscain de Madrid pour y faire retraite) sut l'intéresser à l'extraordinaire voyage du frère Gaspar. En tout cas, elle intervint auprès du supérieur de l'ordre pour que le voyageur fût déchargé de toutes les tâches à l'intérieur ou à l'extérieur du monastère afin qu'il se consacrat tout entier à la réalisation de son ouvrage (2). Quoique difficile à apprécier en l'absence de documents, l'influence de la reine Margueritte, morte le 3 Octobre 1611, ne peut être écartée *a priori* dans le regain d'intérêt que manifesta alors le gouvernement espagnol, maître du Portugal, pour l'île de Madagascar et la côte Est de l'Afrique. Falot et débile comme l'ont qualifié certains historiens, le roi Philippe III

(1) Dédicace de l'*Itinerario*, p. 13, de l'édition de 1953.

(2) Hermani Cidade, O «*Itinerario*», *op. cit.*, p. 129.

abandonnait les réalités du pouvoir à son entourage, dominé dans les années 1609 par le duc de Lorma. La politique suivie par ce favori visait à rétablir la paix avec les ennemis coalisés de l'Espagne, ce qui fut réalisé en Janvier 1609. Dans le même temps, il s'agissait de restaurer les finances et l'économie de l'empire en s'appuyant particulièrement sur le Portugal et ses possessions d'Outre-mer. La paix conclue avec les Hollandais et les Anglais soulageait l'empire portugais d'Orient, épuisé et grignoté par leurs attaques, elle permettrait de continuer l'exploration et l'exploitation de ses richesses du moins de ce qu'il en restait. Frère Gaspar, dans des passages du livre qui ne concernent pas Madagascar, fait état des défaites des Portugais, de la situation lamentable de l'empire, par exemple lorsqu'il décrit Ormuz, perdue en 1622. Le récit de son voyage témoigne en quelque sorte du ressentiment des Portugais devant cette situation dont la responsabilité revenait aux Espagnols, maîtres du Portugal, et à l'inaction, voire à l'incapacité du gouvernement central. 1609 et les années qui suivent correspondent au moment où les Portugais croient encore possible de résoudre les problèmes qui les opposent aux Espagnols en faisant appel à Philippe III, invité alors à se rendre à Lisbonne. Le frère Gaspar narrant ses aventures à la cour de Madrid, plaidait en Portugais pour l'empire portugais.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater que la cour de Madrid fit faire des préparatifs en vue d'une mission d'évangélisation à Madagascar. Depuis le Concile de Goa en 1567, le service de la côte africaine et des îles adjacentes avait été confié aux Dominicains et aux Jésuites. Ces deux ordres possédaient à Mozambique une résidence et diverses institutions qui leur servaient de base pour l'évangélisation du sud-ouest de l'Océan Indien (1). Les Dominicains avaient déployé durant tout le XVI^e siècle des efforts en direction de Madagascar qui mériteraient d'être étudiés ; ils estimaient donc avoir un droit de priorité pour tout ce qui concernait l'évangélisation de cette île. On leur préféra malgré tout les Jésuites pour des raisons diverses. D'abord, les Dominicains à Goa comme à Mozambique manquaient d'hommes à la fin du XVI^e siècle, mais surtout ils comptaient dans leurs rangs beaucoup plus d'Espagnols que de Portugais, les Lusitaniens ayant toujours préféré les Mineurs franciscains lesquels n'étaient pas présents sur la côte orientale d'Afrique.

(1) Kilger Laurenz, Die ersten zwei Jahrhunderte Ostafrikanischer Mission, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1917, pp. 99 —

Il faut rappeler ici qu'après l'union des couronnes de Portugal et d'Espagne sur la tête de Philippe III en 1580, les Portugais avaient conservé avec un soin jaloux l'autonomie de leur administration, ils étaient particulièrement sourcilleux pour ce qui touchait à l'empire des Indes orientales dans lequel on ne pouvait pénétrer sans passer par Lisbonne. «Défiantes à l'égard des étrangers, les autorités portugaises l'étaient spécialement vis-à-vis des Espagnols. On redoutait de les voir partir pour les Indes ... ! En 1584, l'assemblée de la province de Goa demanda au Général Aquaviva de ne laisser partir pour les Indes que des Portugais ; deux Italiens seulement pourraient les accompagner» (1). Ce nationalisme portugais constitua une des plus grandes faiblesses de l'évangélisation de l'Océan Indien dans le cadre du patronat portugais (2).

Les Dominicains s'étaient d'autre part affaiblis en Inde comme en Afrique par leurs querelles incessantes avec les autres congrégations ; à Mozambique notamment, ils furent continuellement en lutte avec les Jésuites pour les sujets les plus futiles (3). Aussi, à la retraite du Visiteur de Mozambique, en 1600, le dominicain Manuel Pinto, le titre resta-t-il vacant jusqu'à l'érection en diocèse de la Province de Mozambique (1612), et c'est un Jésuite, le père Francisco Soarès, qui en reçut la charge (4). C'est aussi aux Jésuites que la couronne s'adressa pour répondre aux vœux du frère Gaspar et organiser une mission vers Madagascar. C'est sans doute à cause de ces difficultés que l'archevêque de Goa, Alexio de Menezes (1594-1610), lui-même Augustin, renonça à envoyer une mission de son ordre vers Madagascar en 1601 et s'adressa aux Jésuites. Il avait reçu communication d'un Augustin prisonnier des Hollandais à Java, le frère Athanasio, lui signalant en 1600 la présence de descendants de Portugais à la baie de Sainte Luce, dans le sud-est de

-
- (1) Chappoulie Henri, *Rome et les Missions d'Indochine au XVIIe siècle*, Paris, Bloud et Cay, 1943, pp. 50-52.
- (2) Sous la pression de ses sujets portugais, le roi Philippe III obtint du Pape Clément VIII le 12 décembre 1600, la Constitution «*Onerosa pastoralis et officii*» qui faisait obligation à tous les religieux de passer par Lisbonne pour y être enregistrés avant de pouvoir se rendre en Orient, Chappoulie *op. cit.*, p. 53.
- (3) ARSI Rome Goa 33, I et II, ff. 308 à 542. Lettres des Jésuites de Mozambique (1607-1616) relatant leurs démêlés avec les Dominicains. Pour le XVIe siècle. *Monumenta Indica, op. cit.*, Vol. XI, 1577-1580, pp. 340-353
- (4) Brasio Antonio, A Igreja em Moçambique, dans *Portugal em Africa*, 1944, (1), pp. 285-300.

Madagascar, qui réclamaient des prêtres pour conserver la foi chrétienne. Dans sa lettre, il exposait un plan de mission vers l'Anosy qui dut certainement servir de base aux expéditions de 1613 et de 1616 confiées aux Jésuites (1).

Les Jésuites s'étaient déjà intéressés à Madagascar au XVII^e siècle et possédaient des plans de mission établis par le Père Visiteur Alexandre Valignani et le Provincial des Indes Everardo Mercuriano en 1575 (2). A Lisbonne, on désigna le P. Manoel d'Almeida qui était déjà parti pour les Indes en 1597, âgé de 18 ans, et qui était un remarquable linguiste. On lui adjoignit les Pères Luis Mariana, Jeronimo Frois, Sebastiano Minolfi et le frère Julio Cesare Vertuna, tous s'embarquèrent à Lisbonne le 5 février /1607/ (3). La mission après un passage à Goa ne put débiter en 1610 à cause des attaques des Hollandais qui razzèrent le Mozambique en 1608, on ne sait ce qui retarda l'exécution du projet jusqu'en 1616, date à laquelle le Père d'Almeida partit de Goa pour fonder la mission de l'Anosy (4).

Remarquons cependant que l'expédition commandée par Paulo Rodrigues de Costa en 1613 comportait un missionnaire, le Père Luis Mariana, dont le rôle était de repérer le meilleur endroit pour un établissement missionnaire et que le Vice-roi Jeronimo de Azavedo avait reçu l'ordre d'organiser cette entreprise directement de Madrid et que c'est à Madrid qu'il en rendit compte à son retour (5).

-
- (1) Cópia de um capitulo da carta que Fr. Atanasio frade agustinho mandou do s. ao sr arcebispo primoz P. Fr. Aleixo de Menezes, Bibl. Grandidier, Tana, Mss. 3308, « Sources portugaises copiées par Joaquim Martino Teixeira da Carvalho à Coimbra en 1903 », pp. 354-355. Voir Canitrot, *Les Portugais... op. cit.*, pp. 208-209.
 - (2) *Monuments Indica*, Vol. X, 1575-1577, pp. 228-315 et pp. 316-360.
 - (3) Wicky Joseph, Liste der Jesuiten-Indienfahrer 1541-1758, dans *Aufsätze zur Portugiesischen Kulturgeschichte*, 7, 1967, pp. 252-450. Sur la désignation du Père d'Almeida, *Menologe de la Compagnie de Jésus*. Paris, Schneider, 1894, Portugal I, p. 430 d'après le Menologe de Patriniani Venise, 1730.
 - (4) Voir mon article, l'Information du Père Christoforo Borri (1630), dans *Omalysy Anio*, n° II, 1980.
 - (5) « Le peu de connaissance qu'on a de la grande île de St Laurent a amené notre Roi à donner l'ordre à son Vice-Roi des Indes D. Jeronimo de Azevedo d'envoyer la caravelle. Noussa Sanhora do Esperença à la découverte de cette île » Relation de P.R. da Costa (COACM II, pp. 1-2). Sur le compte rendu voir Leit tão, Humberto, *op. cit.*, lettre de 1615 de Paulo Rodrigues da Costa au roi Philippe II de Portugal, p. 4.

Nous ne quitterons pas le frère Gaspar sans remarquer le rôle qu'il a pu jouer dans l'apparition en France d'un intérêt missionnaire pour Madagascar. Lorsqu'il publie son livre, en 1611, sa protectrice, la reine Marguerite, vient de mourir et c'est à sa fille Anne-Marie dite Anne d'Autriche, née en 1601, qu'il adresse la dédicace. En 1611, la future reine de France n'avait que dix ans, mais vivait comme sa mère entourée de moines et de confesseurs. Il n'est pas interdit de penser qu'elle emmena en France, après son mariage avec Louis XIII en 1613, les œuvres du frère Gaspar de San Bernardino et le goût, cultivé alors à Lisbonne et à Madrid, pour l'île de St Laurent. Il est difficile de l'affirmer en l'absence de documents, mais deux choses sont certaines. La première c'est que les lettres indiennes, envoyées par les Jésuites depuis l'Orient et diffusées dans toute l'Europe catholique, comportent des passages sur Madagascar, sans doute traduits et édités en France à partir de 1621 (1). Ces indications d'origine missionnaire ne devaient pas passer inaperçues des milieux marins et commerçants français, qui à partir de 1601-1602, s'intéressaient à l'île de Saint Laurent (2). La seconde certitude nous vient du rôle personnel que joua la régente Anne d'Autriche « grand maître et surintendant général de la Navigation et du Commerce » dans l'évangélisation de Madagascar. Rappelons que contrairement à ce qui a pu être écrit, la première colonie française à Fort-Dauphin fondée en 1642 ne comportait aucune obligation d'évangéliser les habitants. C'est la régente qui intervint auprès de Fouquet et du nonce à Paris, Niccolo Guido del Bagno, pour que la compagnie de l'Orient reçoive des Lazaristes chargés d'évangéliser les Malgaches (3). *L'Itinerario* constitue ainsi un jalon pour l'histoire de l'évangélisation de Madagascar.

(1) Voici celles qui sont actuellement connues : *Letteré Annué* di Goá dell' anno 1619, in *Letteré Annué* /Napoli/ 1621 ; et *Letteré Annué d' Ethiopia* /Roma 1627/

(2) Voir là-dessus *Sacrae congregatione de Propaganda Fide Memoria Rerum*, Rome, Herder 1972, Vol. 1/2 p. 516

(3) Deschamps, la question coloniale en France au temps de Richelieu et de Mazarin in. *La Revue de Géographie*, Nov. 1885, pp. 373 ss et Mallotet A. *Etienne de Flacourt ou les Origines de la colonisation française 1648-1661*, Thèse de Doctorat, Paris, E. Leroux, 1898, 322 p. Ref. p. 104.

CHAPITRE I (1)
PARTIRENT DE GOA DEUX NAVIRES, LESQUELS SE
PERDIRENT A L'ILE SAINT LAURENT

Sa Majesté catholique le roi Philippe notre seigneur deuxième du nom régnant sur les Etats de l'Inde (2), et Don Martin Afonso de Castro étant vice-roi (3), deux navires partirent de Goa pour le Portugal un vendredi 30 du mois de décembre dans l'année 1605 : La nef capitaine «Nossa senhora de Betancor», grand capitaine Bras Teles de Meneses (4) et la nef «San Jacinto», capitaine Pero da Silva Meneses, desquels je vis le vice-roi prendre congé à bord de leur navire, ayant fait remettre à chacun d'eux le Regimento (5) et aux pilotes et officiers des navires les ordres conformes à ceux que sa Majesté lui avait donnés : on prépara toutes les choses nécessaires, comme il se faut pour l'appareillage, on releva les amarres, déplia les voiles, le San Jacinto largua le premier la civadière (6) avec une allégresse et un empressement égaux à la tristesse et au chagrin qu'on mit plus tard à la replier. De son côté, le capitaine faisait de même encore qu'avec plus de lenteur, ayant à son bord beaucoup d'embarcations, d'amis et parents qui étaient venus nous

-
- (1) Edition 1953. J'ai retiré de ce livre tout ce qui touche à Madagascar c'est-à-dire, d'une part le récit du naufrage et de la visite du franciscain à la côte Ouest de Madagascar et plus particulièrement à l'île de Boeny, d'autre part les informations et considérations des auteurs anciens et Européens qu'il juge bon de rapporter sans toujours les critiquer. L'expérience personnelle de Fr. Gaspar est consignée dans le cours du chapitre I (pp. 19-39 édition 1953) et dans une bonne partie du chapitre II (pp. 41-54). Le déploiement de son érudition historique et géographique occupe les pp. 36-37 du 1er chapitre et la p. 45 du 2è chapitre. J'ai jugé bon d'ajouter ce que le frère raconte de son escale aux Comores et qui se trouve dans le chapitre II, pp. 41-45 et dans le chapitre II (pp. 52-53).
- (2) Il s'agit de Philippe III d'Espagne, roi de Portugal sous le nom de Philippe II (1598-1621).
- (3) Don Martin Afonso de Castro fut vice-roi des Indes de 1605 au 5 Juin 1607
- (4) Le grand capitaine (capitão-mor) était le chef d'une escadre ou d'un convoi, il commandait à partir de la nef capitaine (nau capitania)
- (5) Les Regimentos sont des ordonnances et instructions générales édictées par le souverain ou le vice-roi des Indes à l'intention des amiraux et chefs d'escadres qui allaient ou revenaient des Indes portugaises. Ils indiquent la route à suivre et les escales à faire.
- (6) Petite voile de proue.

dire adieu ; cette tristesse était accrue (p. 20) par le son des flûtes et des charameļa (1) auquel répondait celles des galées et des naves du grand capitaine de Malabar, D. Nuno Alvares Pereira, balançant à la brise les vaillants étendards et enseignes, dont la vue accrut encore chez tous le chagrin que des adieux pour une si longue séparation suffisaient à causer , et c'est ainsi qu'au milieu des larmes touchantes et des tendres accolades, que nous prodiguaient parents et amis, nous souhaitant bon voyage, nous partîmes un matin.

(...) Au premier jour du Nouvel An (si ce nom peut s'appliquer à celui-ci qui se passa presque tout entier en naufrages, souffrances et mésaventures (2), on eut les vents généralement en poupe, avec lesquels nous avançâmes jusqu'au 13 janvier ; et ce jour-là à 10 heures du matin, un petit garçon de dix ans, fils du pilote en second, tomba à la mer , comme le vaisseau allait à grande vitesse, tous doutèrent à tel point de sa vie, qu'on laissa à Notre Seigneur Dieu le soin de le garder de la mort ; nous attribuâmes tous à un très grand miracle, le fait que vêtu et chaussé, ayant nagé plus de deux heures avec un chapelet, on le tira de l'eau par le cou. Il fut embarqué dans la chaloupe et reçu sur le navire dans la plus grande émotion, comme s'il avait ressuscité et c'est avec raison, car la mer étant un double de la mort, nous pouvons dire qu'il naît à nouveau celui qui sait n'en pas mourir (3).

Une fois passés les premiers jours (durant lesquels les hommes se reposèrent des peines de l'embarquement), le grand capitaine ordonna aux maîtres de vigie, qu'ils fassent des quarts de nuit, ce qui est une chose très ordinaire en mer. Le premier fut D. Pedro Souto Maior avec ses soldats désignés par lui, le second Francisco Correis da Costa ; le troisième Martin de Cunha de Eça ; le quatrième Diogo Florin, ils répartirent tout le monde nécessaire à cette tâche.

Le navire avait été pourvu de toutes choses tant pour l'âme que pour le superflu, si bien qu'à la vérité, on peut affirmer, après de nombreuses années passées dans l'Inde, n'en avoir vu partir aucun autre semblable qui emportait neuf religieux, un de la

(1) Charamela : espèce de trompette

(2) Le Nouvel An se dit en Portugais Ano Bom, la Bonne Année, ce qui permet à l'auteur de faire un jeu de mot sur « Bonne ».

(3) On trouvera une analyse de cette peur de la mer dans l'ouvrage de Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XV-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1978, pp. 31-42.

compagnie de Jésus qui était l'aumônier Francisco Vieira, et le reste de l'ordre de Saint François, l'un d'eux était le frère prieur Miguel de S. Boaventura, supérieur et commissaire général qui avait achevé un séjour dans toute l'Inde et le frère prieur Manuel de Monte Olivete, tous trois maîtres en sainte théologie ; le frère Jeronimo de S. Pedro, prédicateur, et moi, et le reste. Il y avait encore l'inquisiteur Antonio de Barros, qui avait été dans l'Inde douze ans, dont la conduite et l'autorité avaient donné beaucoup de satisfaction (1) et ce pourrait être une bonne compensation à cette perdition que dès le commencement raconter la conversion qu'il y avait faite, après s'être échappé de la vie si raconter de tels détails n'était pas chose étrangère à mes intentions. Venaient aussi beaucoup de *Fidalgos* (2) et personnes nobles de très honorable commerce et modestie, il n'y eut scandale ni différend aucun, malgré les gens du commun et ceux du pont, les ordres du navire étaient si bien criés et entendus que sans qu'il y parût le moins, chacun accomplissait son devoir, ce qui en vérité pouvait faire envie à une république plus concertée.

Les religieux prirent à leur compte de chanter les litanies, tous les jours sauf les dimanches et les jours saints et souvent aussi le samedi pour lesquels ils donnaient une messe ; l'un d'eux accepta d'être l'infirmier de tout le navire, nobles et *Fidalgos* s'astreignant à participer au soin des malades, chacun son jour ; tâche qu'ils remplissaient avec amour et une charité si grande que la louange que l'on pourrait leur faire demeurerait courte à la mesure de leur mérite. Un autre sur le tillac enseignait chaque après-midi la doctrine chrétienne aux Noirs et aux Blancs, ce qu'il faisait avec une grande édification ; et dès lors il se peut que les gens aient retiré une meilleure éducation et une meilleure pratique de leur séjour sur le navire, qu'à terre dans la maison de leurs maîtres, c'est qu'en tout lieu Dieu cherche le moyen de sauver les hommes lorsqu'il trouve de notre part la disposition pour le recevoir.

Nous allions rapidement (si pour celui qui navigue sur la mer redoutable le mot rapide peut convenir) lorsque le 17 du mois de janvier un matelot se mit à hurler de la hune à grands cris : Terre, terre. Celle-là était un désert que tous bientôt purent découvrir, d'une hauteur de 7 degrés et deux tiers de latitude nord, et le 22 du

(1) L'inquisition fut instituée à Goa en 1557. L'inquisiteur Antonio de Barros participa au concile de Diamper 1599 qui réconcilia bon gré mal gré les chrétiens indiens de rite Nestorien sous la direction de l'archevêque de Goa Alessio de Meneses (1594-1610)

(2) *Fidalgos*, gentilhomme portugais.

même mois nous passâmes la ligne, et le 28 tomba à la mer Manuel da Silva qui, sans que la nef l'attende, y parvint se sauvant à la nage.

Le 4 février nous fûmes en vue de l'île de Arco (1) qui se trouve en mer à 10 lieues de la terre ferme (2) par dix degrés et demi, laquelle je crois est indiquée dans peu de cartes de navigation; c'est parce que les pilotes la prirent pour une basse terre et un banc de sable très fin, qu'ils crurent reconnaître le cap Delgado, qu'ils ne s'en approchèrent pas (3). Cette erreur et nos péchés furent à l'origine de toute notre perdition; pour l'accroître encore la pluie tombait abondamment depuis plusieurs jours déjà; durant lesquels on ne put prendre la hauteur du soleil avec l'astrolabe; et ainsi nous fîmes route jusqu'au 9 du mois. A ce moment nous nous trouvions par douze degrés de latitude sud, les deux navires s'étant réunis le soir, on décida que nous irions sans nous quitter aux îles de Comaro (4) depuis lesquelles on gagnerait la terre ferme et la côte de Mozambique, et j'affirme qu'il ne manquait pas d'hommes qui les connaissaient, ainsi le quartier-maître Francisco de Silvera et Francisco Lobeto, tous deux très experts et aguerris dans l'art de la mer, et d'autres, cependant ils ne valaient pas leur réputation, car ils prirent une autre direction, en s'opposant au seul qui, je crois, se leva pour dire qu'elle était contraire. Comme une erreur est suivie par d'autres, il advint le lendemain que nous fûmes poussés en vue de ces îles desquelles nous étions séparés de six lieues, sans jamais les reconnaître. La seconde erreur fut que nous pensions toujours que les courants poussaient vers la terre, de laquelle nous nous éloignons autant que nous pouvions, alors que le contraire étant, nous étions entraînés vers la mer et l'île de Saint Laurent en voulant éviter cette méprise. (5)

(1) Ile de Arco la plus méridionale des îles de l'archipel d'Aldabra à 350 km au N.W de Madagascar.

(2) La lieue maritime portugaise vaut 5,556 km.

(3) Dès la fin du XVI^e siècle, l'école des pilotes portugais était entrée en complète décadence, les erreurs de navigation étaient fréquentes « Les missionnaires initiés à la cosmographie mettaient à profit leur culture scientifique pour rédiger des notes géographiques et s'initier aux pratiques de la navigation comme François-Xavier ou Ricci, parfois même pour sauver les corps après avoir sauvé les âmes et tirer d'affaire un pilote affolé » Dainville F., *op. cit.*, p. 111, I, La formation du missionnaire.

(4) Iles Comores

(5) La chose était fréquente. En août 1555, un navire transportant des missionnaires jésuites vers l'Inde faillit s'échouer sur les bancs de l'île St Laurent. « De nuit l'on se précipita vers des bancs de sable dont le pilote ne voulait pas croire l'existence parce qu'ils ne figuraient pas sur sa carte ». *Chronica societatis Jesu*, V, p. 644, cité par Dainville, *op. cit.*, p. 112.

Le navire «S. Jacinto» reconnut les îles et il s'en fut les côtoyer autant que possible, de sorte qu'il les doubla sans péril, et les gens de ce navire, sachant que nous allions nous perdre, ne se soucièrent jamais de nous lancer un signal ou un avertissement avec une pièce d'artillerie, donnant pour excuse, sans embarras, qu'ils avaient un pont très encombré par le chargement. A la vérité ils avaient amené les deux voiles du grand hunier et attaché la civadière, mais tout cela ne suffisait pas, puisque le jour suivant, qui était le 12 février à trois heures passées de la nuit, nous allâmes nous échouer à l'île de Saint-Laurent voguant vent en poupe toutes voiles dehors. Nous allions tous si confiants dans la gouverne du navire que dédaignant ces-revers de fortune, nous achevâmes la nuit avec divers contes et histoires pour passer le temps, quand un de ceux qui veillaient à la proue commença à crier : Holà ! quel est ce volcan noir qui apparaît ? Le quartier maître dont le cœur ne s'apaisait pas, qui était toujours au premier poste dans nos ennuis ordonna aussitôt d'amurer la civadière et la misaine, le temps d'enlever le gouvernail déjà touché une première fois. Le pilote disait à grands cris : «Hale, file vers bâbord toute» (1), l'initiative ne fut pas mineure à ce moment, car par elle le navire vira la proue à la mer lequell, s'il s'était fixé dans l'autre sens, aurait été impossible à jamais sortir de là. Pourtant, après qu'on l'eut fait virer, le navire se trouvait par si peu de fond qu'il n'y pouvait flotter ; le gouvernail sauta dehors, restant fiché comme un point à la cîme de l'eau, ce qui fut une grandissime miséricorde de Dieu. La mer, qui était grosse, fit rouler le navire vers la terre de telle sorte que lorsque le quartier maître lança la sonde, il découvrit que nous nous trouvions enfoncés dans une grande vasière, par trois brasses moins deux palmes de fond (2). Deux jours après le naufrage, nous sûmes que nous étions à quinze degrés et deux tiers de latitude, la même que celle d'un port qui sur les cartes marines se dit Cadi (3) et qui est appelé à terre baie d'Equilano (4) dans laquelle il y a un fleuve de bonne largeur, que nous appelons le Resgate (5) et, au milieu

(1) Il s'agit de hale-les écoute de voiles, le singulier était souvent employé pour donner des ordres à bord (note de A.R. Machado)

(2) Une brasses = 1,82 m ; une palme : 0,22 m

(3) Cadi ou Cadiqui est aussi Masalagem ou Vieux Maselage, il s'agit de la baie de Malindi voir *infra* mes explications.

(4) *Equilano* appelé *Iqualano* par Mariana, serait un mot malgache *Ankoala*, désignant une partie de la côte nord-ouest de la grande île.

(5) *Resgate* correspond selon moi au fleuve Sarangaco du routier de Paulo R. da Costa (1614) voir *infra*

duquel, une îlette que l'on nomme Boeny⁽¹⁾ avec un roi de deux milles sujets, tous Maures, qui, pour vivre à l'abri et en sûreté des gens de l'île, qui sont leurs ennemis, se sont regroupés dedans comme dans un retranchement ou fortin, distant de Goa de neuf cents lieues.

Désenchantés d'être échoués avec les voiles déployées en vain, tous se mirent à rompre le ciel par des cris et à blesser les airs par des plaintes que peut facilement imaginer celui qui a déjà vu semblables périls. Qu'étaient ici soupirs, cris et larmes ? Certains maudissaient le premier qui avait tenté de naviguer sur la mer démontée, d'autres avec une voix mal assurée demandaient la confession et le pardon de Dieu, et d'autres déjà couverts de sueurs froides, ne trouvaient ni force ni courage pour prier. Le capitaine qui n'avait rien perdu des événements ordonna de couper le grand mât, ce qui fut fait avec beaucoup de diligence, et, sitôt que les haubans furent défaits d'un côté, il tomba aussitôt de l'autre. Sous ce choc, la clameur fut si grande que le monde sembla s'anéantir et se consumer. La nuit estivale toujours resplendissante et claire, ce n'était pas les rayons de la lune qui la faisaient étinceler mais les éclairs infernaux et effroyables, qui grossissaient autant le rideau de pluie que les larmes qui nous baignaient de plus en plus et sans relâche, et c'est ainsi qu'éperdus et désespérés, nous lançâmes la première ancre avec les plus tristes « *salameia* » (2) qui, je crois, ne s'étaient jamais entendus à travers les espaces océaniques ; et on ne sait avec certitude si c'est dans la mer ou dans nos cœurs qu'elle tomba, tant étaient pesants et graves nos sentiments à cette heure.

L'amarre fut en un bref instant rognée et rompue parce que le grand mât qui restait le long d'elle la dispersa en mille morceaux. Après cela, nous en lançâmes une autre par-dessus bord pour nous arrimer jusqu'au matin, passant la nuit à baptiser des esclaves qui n'étaient pas encore chrétiens et les prêtres confessant tous les gens du navire. Ensuite, chacun fit de son mieux, s'attendant à ce que chaque heure fut la dernière de sa vie et cherchant consolation auprès d'autrui, pleurer ensemble étant une demi-consolation. Mais ce qui était le plus éprouvant (si en un tel moment quelque chose pouvait être éprouvant), c'était un père embrassé par deux tendres enfants, un petit garçon de cinq ans et une petite fille de quatre, chacun d'eux sous ses bras, pleurant tous si abondamment qu'il

(1) Actuellement île d'Antsoheribory, voir *infra*.

(2) Cris des gens de mer pour se stimuler réciproquement.

n'y avait personne qui eût jeté les yeux sur eux sans que les leurs fussent noyés d'eau. Les larmes du père baignaient les enfants et les pleurs et les chagrins de ceux-là les redoublaient. Mais comme le remède principal dans une telle tribulation n'est que dans les mains de Dieu, et dans notre labeur à nous, on ordonna de vider le navire, sans négliger les pièces d'or et d'argent. Avant que chacun cherche les siennes pour qu'elles soient les premières, avec autant d'ardeur qu'il les avait embarquées, il ne fut personne pour s'étonner, qu'enfin, face à la mort et à l'amour, toute chose perde sa valeur.

D. João de Monroio, passager *Fidalgo*, voyant les voiles déchirées, le mât coupé, le gouvernail à l'extérieur, les amarres rompues, les ancres perdues et l'espérance de vie à la seule disposition de Dieu qui soutient et possède celle de tous, s'en fut à la poupe du navire d'où il dit à haute voix : Joie, joie mes frères, et cherchant à dire plus, nous ne trouvions que des sanglots ; mais reprenant sa voix, il se retourna disant : « maintenant que viennent les pères de ce navire pour la Vierge Notre Dame de la Conception »- et comme il désirait aller plus avant dans le prône, nous constatâmes que les paroles se prenaient dans sa gorge. Pourtant, tandis que le chagrin lui liait la langue, les nôtres aussi l'étaient par le contentement spirituel qui, tandis qu'en véritables fontaines des larmes vives jaillissaient de nos yeux écarquillés, redoubla avec elles le courage et l'énergie de tous, à tel point qu'il ne s'en trouvait plus pour craindre la mort. C'est ainsi que nous passâmes toute cette nuit, qui fut si triste pour nous que, le jour venu, nous cherchâmes à voir la terre, de laquelle nous n'étions séparés que d'une demi-lieue, les larmes de tous étant telles qu'elles ne nous laissaient pas de place pour voir.

Aussitôt qu'on sut que c'était l'île de Saint Laurent et non celle de Juan de Nova, ou encore le banc de Judia, comme certains l'avaient imaginé, les maîtres de vigie reçurent l'ordre, eux et le plus de gens possible, répartis de jour et de nuit, de décharger le navire. Les religieux furent chargés de veiller au feu, ce qui en mer est une chose de grande importance, ils le firent avec grand soin, car c'est le plus grand péril qu'il puisse y avoir. Pour le reste, le connétable (1) avec ses canonniers, le quartier maître avec ses marins, le maître d'équipage avec les mousses, exécutaient les ordres

(1) Connétable : commandant des forces militaires de terre embarquées sur les navires.

tantôt de l'un, tantôt de l'autre des officiers, occupant à ce travail continu quatorze nuits et jours, déchargeant continuellement sans arrêter, et bien que les confesseurs aient accordé la dispense de carême pour manger de la viande (1) car tous étaient tellement épuisés, il arriva quelquefois qu'un fidalgo et un Nègre tirant ensemble le même fardeau, et manquant de force, tombent en même temps. Les moines aussi participaient les uns coupant à la hache, les autres transportant des vêtements, et il n'y a point de doute que si le prophète Jérémie avait assisté à ce grand spectacle, il aurait dit avec beaucoup de raisons : — Rappelez-vous, Seigneur, de ce qui nous est advenu ; considérez, Père Eternel, ce désarroi qui est le nôtre, car les serviteurs commandent au-dessus de nous et les prêtres gémissent ».

Mais pour en revenir au navire, qui était continuellement battu par la mer, le grand capitaine ordonna au connétable de descendre à fond de cale et de voir si par hasard, on ne faisait pas eau, car en conséquence des grands coups qu'il subissait à chaque heure, nous nous attendions à ce qu'il s'ouvrît par le milieu. J'accompagnai le connétable et Martin de Cunha de Eça, qui dans cette angoisse se montra toujours un chevalier courageux et un jeune homme valeureux, et nous ne vîmes, par la miséricorde de Dieu, ni fente ni la moindre voie d'eau. Nous apportâmes cette nouvelle au capitaine et à nos compagnons et rendant grâce à Notre Seigneur, nous continuâmes à décharger avec grande hâte et soin, et nous avons raison car c'est en cela autant que dans l'insouciance de la ruine et de la perte que se trouvait notre plus sûr remède.

CHAPITRE II

LE CAPITAINE S'APPRETE POUR ALLER A TERRE, FAIT REPARER LES EMBARCATIONS : ARRIVE UN AMBASSADEUR SUR LE NAVIRE

Les quatorze jours allègrement consommés, le navire se releva avec une très grande lassitude, tout comme quelqu'un qui d'une longue et complète infirmité s'acharnant avec ses forces qu'il sent petites et faibles pour tenter de se tenir et se lever, et, s'abusant sur ses petites capacités, vient à retomber avec une plus grande défail-

(1) Les Portugais respectaient scrupuleusement l'interdiction de consommer de la viande un mois avant la semaine sainte, or l'essentiel de leur alimentation tonique consistait en salaisons et viande fraîche capturée lors des escales.

lance et tristesse. Telle chose arriva au navire qui, après avoir été besogné des jours durant, se releva mais comme privé des forces qu'on lui avait retirées, je veux dire, les amarres et ancres dont il ne restait plus qu'une sur les cinq qu'il transportait et celle-là était si mauvaise que, trompé sur ses forces, le navire retomba le quatorzième jour sur la tête de sable, fiché dedans, et demeura couché (...) Le capitaine voyant combien la fortune se montrait contraire et combien les malheurs, quand ils viennent, s'en vont avec difficulté et les bonheurs tout au contraire, ordonna de faire préparer toutes les armes offensives et défensives, non comme un homme qui craint la mort mais comme celui qui souhaite à tous la vie (...).

Le capitaine ordonna ensuite qu'on place un hauban grâce auquel une fois la marée haute venue, nous ne viendrons pas à retomber dans le banc de sable lorsque nous sortirions. Tandis que les hommes de mer s'occupaient à cela, le père Custodio pria tous les passagers de passer à la poupe, et à genoux devant un pieux retable de Notre Dame, avec des larmes et des gémissements de dévotion, nous avons entonné les litanies, et en procession, nous répétions trois fois les paroles qui disent : — *Consolatrix afflictorum ora pro nobis*, le navire qui commençait à se déplacer, avança jusqu'à se placer par huit brasses de fond, sans gouvernail ni grand mât, sans forces et sans voiles mais cependant fort joyeux et content. Là nous relachâmes seize jours, nous pourvoyant du nécessaire, le quartier maître (et certains d'entre nous) furent à terre chercher un grand mât, lequel avait été mis en pièces ; ensuite on alla retirer le gouvernail de la vasière dans laquelle il s'était planté lorsqu'il avait sauté dehors, en défaisant pour lui tout le gréement de la misaine pour utiliser la force du cabestan, un engin merveilleux manipulé par le quartier-maître, il parvint au navire, comme un arbre depuis plus d'une grande lieue.

Les merveilles que le Père de miséricorde fit pour nous furent si nombreuses que presque tout le voyage fut miraculeux ; mais à mes yeux, de tous les miracles, celui de tirer le gouvernail fut si remarquable que je crois pouvoir le mettre en première place, la miséricorde de Dieu pour nous est si grande, que pour elle nous sommes mal méritants. Au son des charamèles, avec joie et allégresse, nous le traînâmes à sa place, nous tenant déjà pour sortis d'affaire s'il est possible de pouvoir l'être en cette vie. Plus tard, le capitaine ordonna que la chaloupe alla à terre pour y prendre contact ; pour cela, on envoya un Nègre naturel de l'île avec des bonnets vermeils

et des sarraus d'Inde (1) et quelques plats d'étain, choses pour lesquelles les naturels auraient de l'inclination à ce qu'il nous paraissait.

A terre, les Maures se réjouirent beaucoup de ces objets, pourtant il n'en fut aucun pour accepter de venir au navire. Le Nègre raconta, quand il revint, qu'il avait été bien reçu et fêté, et que, pour ce qui touchait aux armes (qui étaient ce qu'on lui avait recommandé de noter par-dessus tout), il n'en avait vu aucune à feu. Le jour suivant, il parut bon d'ordonner la réparation des canots, qui sans cela ne serviraient à rien au navire (chose en quoi il y a tant de négligence, qu'il est important de la tenir bien soigneusement) (...).

Trente quatre hommes s'embarquèrent dedans et moi avec eux, avec autant d'espingoles (2) et des outils pour réparer ; mais les embarcations étaient dans un tel état que tout le jour ne suffit pas pour les calfater, tandis que tous travaillaient, je surveillais la terre, et pénétrant dans la brousse, je découvris une grande mare d'eau douce, ce qui nous réjouit. En douze heures que nous y passâmes, on ne vit âme qui vive. M'introduisant dans la brousse, je trouvai trois petites maisonnettes ou paillotes dans lesquelles j'entrai, je ne vis dedans que quelques plumes de poule qui pour être plus exact, paraissaient sauvages et adaptées à la brousse (3). Ces habitations ou cabanes étaient un peu meilleures que des tombes, faites de feuilles de pa'mier. La terre était très verdoyante, recouverte d'un joyeux bocage, la brousse était pleine d'arbres ombrageux, de fruits variés et savoureux, parmi lesquels j'en vis un appelé jangomas (4) qui ressemble beaucoup aux sorbes (ou cormes)

(1) Sarrau : blouse de toile portée par-dessus les vêtements ; peut être l'ancêtre du *Malabary* malgache ?

(2) Du portugais *espingarda* : fusil court à canon évasé qu'on chargeait par la gueule avec des chevrotines, le mot est passé directement en malgache sous la forme *ampingaratra*. Cf. Decary R., *Coutumes guerrières et organisation militaire chez les anciens Malgaches*, I, Paris, ed. Maritimes, 1966, pp. 52 ss.

(3) L'auteur précise plus loin qu'il s'agit de pintades.

(4) Terme problématique car Jangomas désigne aussi un îlot. Grandidier propose diverses traductions fantaisistes : zanazana : sauterelles ou autres insectes desséchés COACM II, p. 243 ; Noix d'acajou COACM II, index ; jujubier COACM II, p. 12. L'explication de Bernardino est donc claire, il s'agit d'une variété de sorbier dont l'existence est attestée à Madagascar. C'est le terme brésilien pour le flacourtia *Cataphracta* Roxb. de la famille des flacourtiacées. *Grande Encyclopaedia Portuguesa e brasileira*, Lisboa, Rio de Janeiro - 1945, Vol. XIV.

aussi bien par la taille que par la couleur, excepté que la saveur m'en parut surpasser de beaucoup celle de tous les autres.

Les canots réparés du mieux que possible, nous partîmes dans la brousse chercher des fruits et de l'eau, avec cela et après avoir réuni les canots ensemble, nous parvînmes au navire où on nous attendait avec angoisse. Nous saluâmes les premiers, comme il est de coutume de le faire en mer, ce à quoi on répondit depuis le navire avec une allégresse telle que si nous étions alors arrivés de l'Inde. Les Maures de la terre, qui durant les jours passés à alléger le navire avaient dérobé les vêtements, nous voyant hors d'un péril aussi redoutable, vinrent au navire dans deux embarcations apporter des vivres : chèvres, poules, poissons et figues d'Inde, avec eux venait un Maure nommé Faque Volay, qui savait parler notre langue portugaise, lequel avait été serviteur, à Mozambique, ses péchés l'avaient entraîné dans ces parages, comme aussi les nôtres nous y avaient conduits. Ils arrivèrent tous vêtus comme des mandis (1) avec des étoffes, faites de racines d'herbes, teintes en rayures de coloris très divers (2), les cheveux tressés, assez grands et sombres, et vêtus sous les bras à la mode de Malindi. Joyeux et contents : ils nous saluèrent tous ensemble avec des politesses faites à leur manière, et nous, avec des politesses égales, nous les reçûmes à bord.

Sur le champ, le capitaine ordonna pour cette réception de déployer de riches tapis de Diaz à la poupe du navire et d'installer pour lui un fauteuil dans lequel il s'assit, vêtu selon le protocole de la cour des Indes, canne en main, les gentilhommes et les religieux lui composant un entourage de cour. Lorsque tous se furent assis, l'ambassadeur Faque Volay s'avança, et après avoir parcouru du regard presque tout le navire, il exposa le contenu de son ambassade de la manière suivante : — « Seigneur capitaine, le roi sultan Quianzi de l'île de Boeni, qui vit à trois lieues d'ici, t'envoie ses amitiés à toi et à toute ta compagnie, il vous offre ce saguate ou présent de faible valeur mais riche d'amour et de bonne volonté. Et sache que pour lors ses intentions sont identiques aux tiennes et que tu peux t'approcher de lui avec une aussi grande confiance, que le désir qu'il a de te servir. De toi, il ne demande rien qu'une lettre par laquelle, si d'autres Portugais reviennent un jour ici, ils sauront que

(1) Mandis : serviteurs portugais vêtus de gros drap grossier mandil (de l'Arabe)

(2) Il s'agit sans doute de rabane, obtenue avec la fibre du raphia (rofia en malgache).

cette bonne volonté n'est pas feinte ».

Grandissime fut le contentement que nous ressentîmes, car nous trouvions en des régions si reculées quelqu'un qui savait parler la langue portugaise. Tel un autre Monçaïde (1) au temps de Vasco de Gama à Calicut, tel Faque Volay nous parut ici, et rendus méfiants par le piège qu'en l'année 1580, les Cafres de l'île de Masselage (2) avaient tendu bien près de ces parages à Antonio Godinno et à beaucoup de Portugais qui venaient avec lui, cherchant à les tuer, nous les contentâmes en réponse avec des présents, qui sont le meilleur moyen pour gagner les bonnes volontés. Faque se débarrassa des siens, ordonna à ses compagnons de retourner à terre, lui seul n'y retourna plus ; mais demeurant en notre compagnie, il vint sur le navire jusqu'à Mombassa où nous l'abandonnâmes fort content, car le plaisir de se retrouver enfin dans sa patrie, hors de péril, est aussi grand que la tristesse d'en être éloigné.

Aussi bien le gouvernail fut remis à sa place, de la façon que j'ai déjà dit, et le mât bien qu'en pièces, fut récupéré, le gréement de misaine réparé, le navire placé sur un fond, les basses voiles hissées, les canots calfatés, Faque Volay hébergé, ses compagnons congédiés, et, finalement, toutes les choses mises en ordre, nous étions prêts à partir, ayant convenu qu'à la première conjonction de vent favorable nous lèverions l'ancre, qui pour lors n'était plus rien d'autre qu'une pièce d'artillerie, enchassée dans un morceau de bois à la façon d'une molette, ce que les marins appellent « china », de laquelle il y avait deux jours que nous nous servions parce que nous n'en avions pas d'autre.

Nous restâmes dans cette détermination deux jours de plus, car il fit alors un temps contraire, le troisième jour qui était le 11 mars, il se fit que le sort s'ennuyant à nous poursuivre et nous meurtrir de tous les tourments de l'âme, ou par l'intercession de la Vierge Notre Dame que nous implorions sans cesse, — et c'est en elle qu'on doit croire en vérité —, on commença avant le matin à respirer une tendre brise de terre, grâce à laquelle, ayant largué les

(1) Maure de Tunis que Vasco de Gama rencontra à Calicut quand il y aborda pour la première fois en 1497. Il connaissait le portugais pour l'avoir pratiqué avec des commerçants à Tunis. Il fut d'une grande utilité à Gama qui le ramena au Portugal où il se fit chrétien.

(2) Baie de la Mahajamba, point de relâche et de commerce des Portugais au XVI^e siècle à Madagascar. Voir mes notes *infra*.

voiles, pris entre l'allégresse et l'inquiétude, nous partîmes (...) Le roi de Boeni fit allumer des feux à terre durant toute la nuit de notre départ, que ce fut parce qu'il croyait que nous ferions volte-face, ou pour suivre la coutume, en des points fixes, que nous vîmes très bien de loin ; sitôt que l'île se fut évanouie, nous tournâmes nos voiles vers les Comores, ce qui nous prît huit jours, pensant le faire en deux (...).

Toutefois, tandis que le navire avance à loisir, sillonnant les flots du vaste Océan, et que le temps nous est laissé, il serait bon de dire sur l'île de Saint Laurent, ce que Faque Volay en a raconté, y ajoutant ceux des auteurs qui l'ont appréciée le mieux.

Qu'elle soit une des plus remarquables du Monde, est tenu pour chose très certaine ; elle se situe aux extrémités de l'Afrique, une des quatre parties du monde, distante de la terre ferme, qui est la côte d'Ethiopie, de moins de 90 lieues. Elle commence à une hauteur de douze degrés et s'achève par vingt six et demi ; elle a mille lieues de tour. Tomas Porcacho (1) lui en donne presque cent cinquante de largeur, et près de trois cent de longueur, ainsi des trois plus grandes qui jusqu'alors ont été découvertes, que ce soit Sumatra en Asie, proche de Malacca, l'Angleterre, dans les régions du Nord, en Europe, Saint Laurent est la plus grande de toutes. Les Maures l'appellent Madagascar, et elle fut découverte en l'année 1508, du côté extérieur, par Fernão Soares, comme dit Damião de Goes, peu de temps après, ce fut du côté intérieur par Rui Pereira Coutinho ; Tristao da Cunha en fit la reconnaissance tout autour, pour le compte de Afonso de Albuquerque (2) et, parce qu'elle fut découverte un jour de la Saint Laurent, on lui attribua ce nom qu'elle a aujourd'hui.

(1) Thomaso Porcachi de Castiglione, cosmographe italien, auteur de *Isole piu Famose del Mondo*, 1572, voir ma communication : « La carte de Coronelli... », 1977.

(2) Damião de Goes, auteur de la *Chronica do Felicissimo Rey Dom Manuel*, 2 vol., 1566-1567 ; selon Kammerer, *op. cit.*, c'est en 1506 que Fernão Soares aurait exploré la côte orientale, selon les chroniqueurs João de Barros (1551-1563) et Castanheda (1552) ; et c'est dans les *Commentarios do Grande Afonso Dalboquerque...* (1557) qu'il fait mention de l'exploration de Ruy Pereira et de Tristao da Cunha (1506-1507). Selon Kammerer, Diogo Diaz aurait été le premier à toucher Madagascar en 1500. Voir aussi Bendeir A. Ferreira F., *Les Portugais dans l'Océan Indien Occidental : le problème de la découverte de l'île Saint Laurent dans Congresso Internacionnal de Historia dos Descobrimentos*, Lisboa, 1961.

C'est une terre montagneuse très riante, fraîche et remplie de nombreux bois, et de larges rivières d'eau douce et non moins de très abondants ruisseaux et de lagunes salées, et, si les naturels étaient de meilleurs travailleurs, il n'y a pas de doute qu'elle serait la plus riche de l'Univers. Il s'y trouve sept royaumes et un peuple innombrable encore que Marco Polo, une autorité, dise qu'il n'y a aucun royaume mais qu'elle est gouvernée par quatre gouverneurs, ce que je ne saurais admettre avec lui, car l'ambassade qui vint à nous, était celle d'un roi et non d'un gouverneur. Il y a quantité infinie de bêtes de toutes sortes, grandes, belles et bien repues : éléphants, chameaux et autres animaux de service et grandissime variété de volatiles et d'oiseaux aussi différents d'espèces qu'égaux en beauté. Mais parce que Marco Polo dans le voyage qu'il fit de Venise à la Chine, traite d'un oiseau appelé *ruc*, qui vit dans ces régions on dirait que c'est un conte, parce que si c'est une vérité, pour moi c'est merveilleux. Il dit qu'il a l'apparence d'un aigle, dont les ailes ont chacune en longueur douze pas, dont il ne dit pas s'ils sont géométriques ou d'autres sortes, et lesquelles sont si puissantes que soulevant de terre un éléphant dans ses serres, si haut, que, le lâchant, il le met en pièce et le mange ; D. Martinho de Bolea fait référence au même, dans son *Histoire*, que je tiens pour semblable. Moi j'y ai bien vu une pintade mais pas vivante.

Parmi les fruits il en est de doux, et si abondants, que la brousse en est couverte. J'y vis des figuiers que l'on appelle d'Inde ou *Pomum Paradisi* (1), dont beaucoup affirment que le fruit est celui qui fut défendu à nos premiers parents : de cette opinion est Saint Augustin, Moïse Berzefa, évêque de Syrie, dans l'*Historia Ecclesiastica*, Filigone Maburgense, Niceforo Calisto, Santo Ambrasio et tous les rabbins. Frère Antonio Soares, religieux de Saint Bernard, rapporta de Jérusalem une de ces figues, laquelle était conservée comme une merveille au couvent royal d'Alcobaça, dans un coffre à reliques au trésor de la Sacristie où on me la montra. Que celle-ci lui ressemblât, je le crois très probable, car outre que les fruits en sont excellents, il suffit de deux feuilles de cette arbre pour couvrir une personne de la tête aux pieds, et c'est ce que dit la *Genèse* ; « ils assemblèrent deux feuilles de figuiers et s'en couvrirent ». Il ne donne par an qu'un seul bouquet qui à peu de choses près représente une centaine de fruits tous collés à une grosse tige à l'extrémité de laquelle naît une fleur rouge, qui ressemble à une pomme

(1) Pour Grandidier, il s'agit de la banane, COACM II, p. 12.

de pin ; les figues étant mûres, bientôt le figuier se dessèche et à son pied en naît un autre sans qu'on l'ait planté (...).

L'île a abondance de riz, de maïs, de patates, d'ignames, de gingembre, de sucre, de miel, de cire, de coton et beaucoup d'ambre, lequel n'est pas produit par la baleine, comme d'aucuns le croient et ce qu'a vérifié Marco Polo, mais dans la mer, à faible profondeur, qui court du cap de Bonne Espérance à la mer Rouge, et dans certaines îles, les Nègres ont coutume de le chercher le long des plages, par temps de fortes tempêtes durant lesquelles les flots et les tourbillons l'arrachent du fond, où il naît à la façon des champignons (...).

Il y a des mines de fer et cuivre, desquelles les naturels ne profitent pas, puisqu'il paraît que la malice humaine ne parvient pas encore parmi ce peuple à extraire de la terre le métal qui y est enfoui en telle quantité. João Botero dans sa *Relação Universal* dit pourtant qu'il y a des mines d'argent. A la guerre, ils combattent sans ordre. Les armes traditionnelles sont l'arc et les flèches et des bâtons durcis avec des pointes d'os. Parmi ceux qui vivent sur la côte, beaucoup sont marins, les embarcations sur lesquelles ils naviguent sont rapides, mais petites, et ainsi ils ne s'éloignent jamais de la terre en haute mer, mais c'est le long de la côte sur un très grand récif qui possède tout un semis de corail vers l'intérieur qu'ils font leur navigation.

Ils ne possèdent ni lois ni religion aucune, ne vivent pas en des cités, mais à travers la brousse comme des brutes sauvages en des huttes si petites qu'elles ressemblent plutôt à des sépultures qu'à des maisons, d'ailleurs, il est normal qu'un peuple vivant une telle vie, paraisse mort puisqu'ils ne connaissent par le véritable Auteur de la vie. Beaucoup aiment à dire que vers les régions du Sud, ou méridionales, il y a un peuple blanc comme nous. Le comte D. Francisco de Gama, amiral de la mer des Indes, donna en l'année 1600 à D. Jeronimo Coutinho, une petite fille naturelle de cette île, claire comme une flamande. A Bombay, à sept lieues de Chaul, on me montra un petit garçon dans la maison de Lui de Sousa, appelé Bernardino, fils de père et de mère nègres, et si blanc qu'il était presque aveuglant de blancheur. Et au couvent de Saint François de Lisbonne, je vis, cette année 1611, un autre de même tournure et faiture. Il est une tradition ancienne selon laquelle les chinois peuplèrent cette île, et qu'il en subsiste encore quelques-uns

comme il est dit dans les lettres qu'écrivirent du Japon les pères de la Compagnie de Jésus (1).

CHAPITRE III

AVONS UNE GRANDE TOURMENTE, CE QU'ON RACONTE DES AVANTAGES DU PALMIER, IL EST DONNE DES INFORMATIONS SUR CERTAINES ILES.

Faque Volay nous tenait suspendus avec les nouvelles qu'il nous communiquait sur l'île, quand un religieux, de son nom Frère Matias Vidal, qui avait été soldat dans l'Inde de nombreuses années (...) commença à montrer du doigt la terre, qui se révéla bientôt à tous. C'était l'île de Comaro (Comore), celle qu'avant de nous égarer, nous prîmes pour la terre ferme et la côte de Mozambique, nous y arrivâmes en huit jours, ce que nous tinmes pour une grande faveur du ciel (...). Il est à noter que sur les cartes de navigation, on a peint un haut fond dont on dit qu'il est double, à travers lequel nous passâmes sans le toucher, ou est-ce que le navire parvint à y flotter ou ne s'y prit pas, nous ne le sentimes, ni ne le vîmes. Dans ces parages sont encore représentées sept ou huit îles parmi lesquelles nous voguâmes cinq jours, sans jamais n'en voir que quatre ; les officiers les délimitèrent et comme ils voyaient qu'elles étaient différentes, je rapporte ici comment ils les ont placées.

La première que nous appelons de Comaro et les Noirs Angazia (2) qui est de toutes la plus élevée sur le côté sud, elle court Nord-Est/Sud-Ouest ; l'autre se place au Sud de celle-là, laquelle les gens de la terre appellent Maoto (3), s'étend Est-Sud/Est et Est-Nord-Ouest ; la troisième qui est Mohale (4) s'en va à l'Est et la quatrième au Sud-Ouest ; l'autre que l'on appelle Anzuante (5),

(1) A ma connaissance, la seule lettre relatant la présence de Chinois à Madagascar est celle du Père Jésuite Melchior CARNEIRO datée de Mozambique, 1555, Editée par BECCARI, *Rerum Aetiopicarum scriptores* Roma, 1910, X, p. 52.

(2) Ngazidja ou Grande Comore

(3) Mayotte

(4) Mohéli

(5) Anjouan — Sur l'appellation et la représentation des Comores voir Grandidier G., *Histoire de la Géographie de Madagascar*, Paris, 1942, 2 vol et *Histoire Physique Naturelle et Politique*, Vol. V, tome I : De la découverte de Madagascar à la fin du règne de Ranavalona, p. 21.

se trouve au milieu de là. Entre elles va un canal de deux lieues, tout limpide et de grande profondeur (...).

Nous allions vers elle (Ngazidja ?) en cheminant, quand sur nos têtes commença à se découvrir une petite nuée, laquelle en peu de temps fut rejointe par de nombreuses autres. Le soleil se voila, le jour s'endeuilla, et l'air trouble se livra à de malheureux préjudices, parce qu'au même instant les nuées se déchirèrent, s'ouvrant en éclairs redoutables et en coups de tonnerre, et la mer plaintive se mit à rugir, s'élevant avec de l'écume aux étoiles (1), et nous, craignant que la misaine ne casse, n'ayant pas d'autre mât sur lequel reposer notre confiance en la vie que celui-là, mis à part la Croix du Christ, nous commençâmes tous à courir aux ordres que le quartier-maître donnait avec le sifflet, nous signalant et dirigeant tantôt d'une manière tantôt d'une autre. Les quatre îles se transformèrent en quatre vents généraux (...).

En attendant la suite, je donnerai une information sur les îles de Comaro, qui se trouvaient déjà derrière nous, avant que nous n'en soyons plus éloignés.

Les naturels sont pour le cœur, la langue et le commerce, comme ceux de Saint Laurent, encore que plus pauvres, mais meilleurs navigateurs, parce que ces derniers, sur des embarcations qu'ils appellent « pangaios », ont coutume d'aller à la terre ferme qui en est fort proche, pour acheter et vendre diverses choses (2), on y trouve plus d'ambre que dans d'autres et des palmiers de telle qualité que la plupart donnent des cocos si gros qu'ils contiennent deux canades d'eau (3), et parce que ces arbres sont d'incroyable profit, je donnerai ici au passage des informations véritables dessus (4) (...).

Du palmier on fait des maisons, des vêtements, de la vaisselle, de la nourriture — et ces embarcations faites avec des charpentes,

(1) On peut se demander si frère Gaspar n'a pas assisté à une éruption du volcan Khartala, mais une description identique du XVI^e siècle fait penser à la formation d'un cyclone.

(2) Sur ces embarcations voir Vérin P., *op. cit.*, et Ellis Stylen, *op. cit.*

(3) La *canada* vaut 1,4 litre.

(4) Les pages qui suivent, consacrées au palmier, ou plutôt au cocotier, n'ont rien d'original et sont largement compilées dans des ouvrages antérieurs, notamment ceux de Garnie de Orta et de Maffei. *Histoire des Indes*, 1^{ère} éd., Florence 1588 — Le palmier « propre à tout » fait l'objet dans ces ouvrages d'un véritable panégyrique circonstancié.

des chevilles et une voile, qui servent à tout transporter (...). Les Noirs de cette côte n'utilisent pas de clous dans leurs embarcations mais c'est seulement avec des points qu'ils font, cousus avec du *caire*, (filasse) qu'ils suppléent à ce manque (...).

FAMINTINANA

Natonta printy voalohany tao Lisboa tamin'ny taona 1611 ny boky Itinerario da India por terra ate a Ilha de Chipre. Ity boky ity dia tsy fantatra mihitsy hatramin'izao. Frera Gaspar de San Bernardino no mpanoratra, mompera fransiskana portiogey izy. Tsy fantatra loatra anefa ny momba ny fiainany afa tsy izay zavatra lazainy ao anatin'ny bokiny.

Mitantara ny diany io boky io, ny niakany tany Goa nankany Jerosalema ary ny loza nahazo ny sambony tamin'ny helo-dranon'i Boina tamin'ny taona 1605, folo taona eo ho eo talohan'ny fandalovan'i Luis Mariano, mompera zezoita malaza. Ny zavatra notantarain'i Gaspar de San Bernardino dia mampahafantatra bebe kokoa ny faritany avaratra-andrefana tamin'izany fotoana izany, ny mpivarotra silamo avy any Afrika atsimo-atsinanana ary ny Portiogey.